TRAGEDIES-OPERA, DE L'ABBÉ METASTASIO, TRADUITES...

TRAGEDIES-OPERA.

TOME SEPTIEME.

TRAGEDIES-OPERA,

De l'Abbé METASTASIO.

Traduites en François,

Par M.....

TOME SEPTIEME.

A VIENNE.

M. DCC. LI.

L'OLYMPIADE.

A SUJET.

SUJET.

IL naquit à Cliſthene, Roi de Sicyone, deux enfans jumeaux, Philinte & Ariſtée. Ce Prince, averti par l'Oracle de Delphe du danger qu'il courroit de périr de la main de ſon fils, fit expoſer Philinte, & conſerva Ariſtée.

Ariſtée, croiſſant en âge & en beauté, fut aimée de Mégaclès, jeunes & noble Athénien, qui avoit été plus d'une fois vainqueur dans les Jeux Olympiques. Mais, ne pouvant obtenir la Princeſſe de ſon pere à qui le nom Athénien étoit odieux, Mégaclès déſeſpéré ſe retira en Crete. Attaqué par des brigands, il alloit périr ſous leurs coups, lorſqu'il dut la vie à Lycidas crû fils du Roi des Crétois. Un ſi important ſervice fit naî-

tre dans le cœur de Mégaclès la plus tendre amitié pour son Libérateur.

Lycidas avoit longtems aimé une noble Crétoise, nommée Argene. Il lui avoit même secrétement promis de l'épouser ; mais leurs amours furent découverts. Le Roi de Crete refusant de consentir à un Hymen où il trouvoit trop d'inégalité, fit souffrir à Argene tant de persécutions, qu'elle fut contrainte d'abandonner sa Patrie, & de fuir inconnuë en Elide, ou vêtuë en bergere & sous le nom de Lycoris, elle fut à couvert du ressentiment de ses parens, & du courroux de son Souverain.

Lycidas, inconsolable d'avoir perdu sa chere Argene, chercha à dissiper sa tristesse. Il résolut d'aller en Elide, pour se trouver aux Jeux Olympiques qui s'y célébroient tous les cinq ans, & dont la solemnité attiroit le concours de toute la Grèce. Il partit,

& laissa Mégaclès en Crete.

Clisthene avoit été choisi pour présider aux Jeux. Il s'étoit rendu en Elide, & avoit proposé sa fille Aristée pour prix du vainqueur. Lycidas la vit, l'admira ; &, oubliant les malheurs de son premier amour, il conçut pour elle la plus vive ardeur. Mais ne s'étant jamais éprouvé aux exercices qui étoient d'usage dans ces Jeux, il désespéroit pouvoir mériter Aristée. Cherchant par quel artifice il pourroit suppléer à son peu d'habileté, il se souvint que Mégaclès avoit souvent remporté la victoire dans de pareils combats : &, comme il ignoroit la mutuelle tendresse d'Aristée & de son ami, il forma le projet de se servir de Mégaclès pour réussir, & de l'engager à combattre sous son nom.

Mégaclès, se rendant aux instances de Lycidas, vint en Elide. Comme il tardoit à arriver, l'impatient

Lycidas

Lycidas commençoit déja à déſeſpérer. C'eſt là que commence la Piéce. La principale action eſt formée par la reconnoiſſance de ce Philinte, que Cliſthene, ſuivant la réponſe de l'Oracle, avoit fait expoſer dans ſon enfance.

ACTEURS.

CLISTHENE, Roi de Sicyone ; pere d'Ariſtée.

ARISTÉE, fille de Cliſthene, Amante de Mégaclès.

ARGENE, noble Crétoiſe, en habit de Bergere, ſous le nom de LYCORIS, Amante de Lycidas.

LYCIDAS, crû fils du Roi de Crete.

MÉGACLÈS, Amant d'Ariſtée.

AMYNTAS, Gouverneur de Lycidas.

ALCANDRE, Confident de Cliſthene.

CHŒUR de Bergers & de Bergeres.

CHŒUR d'Athletes.

CHŒUR de Prêtres.

La Scene eſt dans la Campagne d'Elide, près de la Ville d'Olympie, ſur les bords du Fleuve Alphée.

L'OLYM-

L'OLYMPIADE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente une vallée ombragée par de grands arbres qui entrelaſſent leurs branches.

LYCIDAS, AMYNTAS.

LYCIDAS.

AMI, la réſolution en eſt priſe. Je ne veux plus de conſeils.

AMYNTAS.

Lycidas, écoutez-moi : de grace, modérez une fois l'impétuoſité de vos tranſports.

LYCIDAS.

Je n'ai plus d'espoir qu'en moi seul. Mégaclès, Mégaclès même m'abandonne! qu'on se repose après cet exemple sur la foi d'un ami.

AMYNTAS.

Vous ne devez pas encore le condamner. Songez quelle distance est entre l'Elide & la Crete. Mégaclès peut-il faire une diligence au-dessus des forces humaines? Peut-être celui qui portoit votre message ne l'a-t'il pas trouvé tout d'un coup. La mer peut retarder son arrivée. Calmez-vous. Espérez qu'il viendra à tems. Ce n'est qu'après que le soleil aura rempli la moitié de son cours, que les Jeux Olympiques doivent commencer; & l'aurore ne paroît pas encore.

LYCIDAS.

Ne sais tu pas que tous ceux qui veulent disputer le prix, doivent ce matin

matin se présenter au temple, y déclarer leur nom, leur patrie, jurer sur l'autel de Jupiter de ne point employer l'artifice en combattant?

AMYNTAS.

Je le sais.

LYCIDAS.

Tu n'ignores pas non plus, qu'une loi irrévocable exclut quiconque tardera à se trouver à la cérémonie? Tu vois déja la troupe des Athletes s'avancer. Tu entens les bergers que l'allégresse conduit. Que dois-je attendre? que puis-je espérer?

AMYNTAS.

Mais, quel est votre dessein?

LYCIDAS.

De me présenter avec les autres devant l'autel.

AMYNTAS.

Ensuite, que ferez-vous?

LYCIDAS.

LYCIDAS.

Je combattrai ainſi que les autres, quand l'heure ſera venuë.

AMYNTAS.

Vous ?

LYCIDAS.

Crois-tu que le courage me manque ?

AMYNTAS.

Prince, ſavoir ſe ſervir de ſon épée, eſt inutile ici. Il s'agit d'une autre eſpece de combat. Il faut d'autres armes, une autre ſcience. Le ceſte, le diſque vous ſont à peine connus. L'uſage a rendu ces exercices familiers à vos rivaux. Dès le premier eſſai, vous auriez peut-être à vous repentir de l'excès de votre audace.

LYCIDAS.

Si Mégaclès fût arrivé, il eût combattu pour moi. Mais, s'il ne vient point, que dois-je faire ?

Amyntas,

Amyntas, ce n'eſt pas pour l'ordinaire couronne d'olivier ſauvage qu'on combat aujourd'hui à Olympie. Ariſtée eſt le prix du vainqueur ; Ariſtée, la fille de l'invincible Cliſthene, la plus belle des Grecques, que j'adore, dont les attraits m'ont ſoumis dès la premiere vûë.

AMYNTAS.

Et Argene ?

LYCIDAS.

Je n'eſpere plus revoir Argene. L'amour s'éteint quand l'eſpoir l'abandonne.

AMYNTAS.

Après lui avoir juré tant de fois...?

LYCIDAS.

En t'écoutant, je pers l'heure preſcrite. Adieu.

AMYNTAS.

Arrêtez....

LYCIDAS.

Non.

AMYNTAS.

AMYNTAS.

Voyez qui arrive.

LYCIDAS.

Qui ?

AMYNTAS.

Mégaclès.

LYCIDAS.

Où ?

AMYNTAS.

Je crois le voir entre ces arbres. Non. Ce n'eſt pas lui.

LYCIDAS.

Tu inſultes à l'état où je ſuis. Je le mérite bien. Mon aveugle amitié m'a fait vainement compter ſur Mégaclès. (*Il veut partir.*)

Digitized by Google

SCENE II.

MEGACLÈS. *Les Précédens.*

MEGACLÈS.

MEgaclès est avec vous.

LYCIDAS.

Justes Dieux !

MEGACLÈS.

Prince....

LYCIDAS.

Ami, embrasse-moi. Tu me rens l'espérance.

MEGACLÈS.

Se peut-il qu'une fois le ciel m'offre le moyen de vous marquer ma reconnoissance ?

LYCIDAS.

Tu peux, si tu le veux, me donner le repos & la vie.

MEGACLÈS.

Comment ?

LYCIDAS

LYCIDAS.

En combattant pour moi, sous mon nom; dans les Jeux Olympiques.

MEGACLÈS.

Mais, n'êtes-vous pas encore connu en Elide?

LYCIDAS.

Non.

MEGACLÈS.

Qui vous fait concevoir ce dessein?

LYCIDAS.

La paix de mon cœur. O ciel! ne perdons pas les momens. Voici l'heure où l'on prend les noms des Athlétes. Vole au temple. Dis que tu es Lycidas. Le moindre délai rend ton arrivée inutile. A ton retour, tu sauras tout.

MEGACLÈS.

Je me ferai gloire de porter un nom si cher à mon ame. Quelle satisfaction

tisfaction pour moi de faire dire à la Grèce, que les actions, les ſentimens, les penſées, juſqu'aux noms, tout fut commun entre nous!

SCENE III.

LYCIDAS, AMYNTAS.

LYCIDAS.

AMi généreux! fidele Megaclès!

AMYNTAS.

A l'inſtant même, vous parliez de lui différemment.

LYCIDAS.

Je vais poſſéder Ariſtée! Cher Amyntas, va, diſpoſe tout. Je veux, avant que le ſoleil ſe cache dans l'onde, partir de ces lieux avec mon épouſe.

AMYNTAS.

Ne vous livrez pas ſi promptement

ment à l'espérance, vous avez encore beaucoup à craindre. L'artifice peut être découvert. Megaclès peut n'être pas vainqueur. Je sai qu'il a plus d'une fois été couronné : mais un accident imprévu peut quelquefois donner l'avantage à la foiblesse sur la force. Le courage & l'adresse ne sont pas toujours également heureux.

LYCIDAS.

Ah ! tes doutes éternels m'importunent & m'ennuyent : veux-tu que si près du port je redoute le naufrage ? Qui s'en rapporteroit à tes incertitudes, ne pourroit jamais compter sur les vérités les plus évidentes.

Ainsi que le coursier, sentant approcher le lieu de son repos, n'est retenu ni par le mords, ni par la voix, ni par la main de celui qui le guide ; telle une ame remplie d'espoir n'écoute ni crainte ni conseil.

L'idée

L'idée d'un bonheur à venir eſt pour elle une félicité préſente.

SCENE IV.

ARGENE, *en habit de bergere*; CHŒUR *de bergers & de bergeres, qui s'occupent à des travaux champêtres. Enſuite* ARISTÉE.

CHŒUR.

AImables bois! heureuſe & chere liberté!

ARGENE.

L'art & le menſonge n'ont point de part aux plaiſirs qu'on goûte en ces lieux. L'amour & la fidélité en ſont le prix.

CHŒUR.

Aimables bois! heureuſe & chere liberté!

ARGENE.

Ici, on poſſéde peu, & chacun ſe croit riche. On n'apprend pas, en déſirant trop, à connoître la pauvreté.

CHŒUR.

Aimables bois! chere & heureuſe liberté!

ARGENE.

Sans gardes, ſans murs, notre paix eſt toujours certaine. Nous n'avons rien qui puiſſe tenter l'avarice d'autrui.

CHŒUR.

Aimables bois! heureuſe & chere liberté!

ARGENE.

Ici, les innocens amours des bergeres.... Mais Ariſtée paroît.

ARISTÉE.

Lycoris, continuez.

ARGENE.

Princeſſe, votre auguſte préſen-

ce

ce vient augmenter le bonheur de ce séjour champêtre.

ARISTÉE.

Ah! ma chere Lycoris, en fuyant les autres, que ne puis-je me fuir moi-même! Tu ignores combien ce jour est funeste pour moi.

ARGENE.

En est-il un plus glorieux? il va transmettre à l'avenir la preuve la plus grande de votre beauté. Aujourd'hui l'élite de la Grèce vient dans les champs d'Olympie combattre pour vous obtenir.

ARISTÉE.

Hélas! parmi ceux qui se présente, je ne vois point celui que mon cœur desire. Lycoris, entretenons-nous d'un sujet moins triste: reprens ta place & ton travail. Un jour, tu avois commencé à me raconter ton histoire, poursuis-la. Adoucis mes peines, s'il se peut, par le récit des tiennes.

ARGENE.

Réuſſir à vous conſoler, me payeroit de ma conſtance. Princeſſe, je vous ai dit que je naquis en Crete d'un ſang illuſtre, & que mes ſentimens furent encore au-deſſus de ma naiſſance.

ARISTÉE.

Je m'en ſouviens.

ARGENE.

Voilà l'origine de mes malheurs. Lycidas, héritier du trône des Crétois, ſentit pour moi de la tendreſſe, & m'en inſpira. Nous cachâmes un tems nos feux ; mais, à meſure qu'ils s'accrurent, la prudence nous abandonna. Il eſt trop ordinaire aux amans de la perdre. Nos regards trahirent notre ſecret ; le bruit s'en répandit, & vint aux oreilles du Roi. Irrité, il éclata en reproches contre ſon fils, & lui défendit ma vûë. Cette défenſe augmenta nos deſirs.

desirs. *Le vent donne plus de force à la flamme. Un fleuve à qui l'on oppose une digue en devient plus rapide.* Lycidas, plus amoureux que jamais, résolut de m'enlever & de fuir avec moi. Un billet m'apprenoit son dessein. Celui qui le portoit le remit entre les mains du Roi. Mon amant malheureux fut arrêté, & l'on m'ordonna de recevoir un étranger pour époux. Sur mon refus chacun se déclara contre moi. Le Roi me menaçoit. Mes amis même me condamnoient. Mon pere vouloit que je formasse des nœuds qui m'étoient odieux. Je n'avois de ressource que dans la mort ou dans la fuite. Je pris le parti le plus doux. Je me sauvai en Elide, me proposant d'y demeurer inconnuë dans ces bois. J'y ai pris les habits de bergere; & sous le nom de Lycoris, je garde à mon amant une tendresse éternelle.

ARISTÉE.

ARISTÉE.

Que votre état me touche! Cependant je ne ſçaurois approuver votre fuite. La décence qui convient à votre ſexe vous permettoit-elle de chercher ſeule des pays inconnus, d'abandonner.....

ARGENE.

Devois-je épouſer Megaclès?

ARISTÉE.

Megaclès.

ARGENE.

C'eſt celui que le Roi vouloit que j'acceptaſſe. Devois-je oublier....?

ARISTÉE.

Savez-vous ſa patrie?

ARGENE.

Il étoit Athénien.

ARISTÉE.

Quel motif le conduiſoit en Crete?

ARGENE.

Il diſoit ſouvent que c'étoit l'amour.

mour. En arrivant, il fut attaqué par des brigands. Il alloit perdre la vie, quand le sort amena Lycidas pour le secourir. Depuis ce moment, il se forma entr'eux la plus vive amitié. Megaclès, ami du fils, fut bientôt connu du Roi son pere; & ce Prince m'ordonna de recevoir la main de cet étranger.

ARISTÉE.

Vous rappellez vous ses traits?

ARGENE.

Oui, Princesse. De blonds cheveux ornoient sa tête. Il avoit les yeux un peu couverts, les lévres vermeilles & un peu grosses: ses regards étoient doux & tendres; son visage se couvroit souvent de rougeur. La douceur de sa voix..... Princesse, vous changez de couleur!

ARISTÉE.

O Dieux! ce Megaclès que vous me dépeignez est celui que j'adore.

ARGENE.

ARGENE.

Que dites-vous ?

ARISTÉE.

Longtems il fut mon amant secret ; mais comme il étoit d'Athenes, mon pere refusa de consentir à notre hymen ; il ne voulut pas le connoître, le voir, ni l'entendre. Megaclès partit désespéré. Depuis je ne l'ai pas revû ; & ce n'est qu'en ce moment que j'apprens de vous ce qu'il est devenu.

ARGENE.

Nos aventures sont si surprenantes, qu'elles semblent fabuleuses.

ARISTÉE.

Ah ! si ce Megaclès savoit qu'on combat aujourd'hui pour obtenir ma main !

ARGENE.

Ne pouvez-vous lui envoyer en Crete quelque esclave ? Faites que le combat se différe.

ARISTÉE.

ARISTÉE.

Quel moyen employer ?

ARGENE.

Cliſthene votre pere préſide aux Jeux ; il peut....

ARISTÉE.

Il ne le voudra pas.

ARGENE.

Pourquoi craindre de le tenter ?

ARISTÉE.

Eh bien, allons donc trouver le Roi.

ARGENE.

Demeurez, je le vois s'avancer.

SCENE V.

CLISTHENE. *Suite. Les précédens.*

CLISTHENE.

MA fille, tout eſt achevé. Les concurrens ont donné leurs noms.

Les victimes sont immolées. L'heure des Jeux est donnée ; le combat ne peut plus se différer sans offenser les Dieux, la foi publique & mon honneur.

ARISTÉE (*à part.*)

Il n'est plus pour moi d'espérance.

CLISTHENE.

Je crains de te donner de l'orgueil en te disant les noms de ceux qui viennent combattre pour t'acquérir. Olinte de Mégare, Clearque de Sparte, Atys de Thébes, Erile de Corinthe, enfin Lycidas de Crete.

ARGENE.

Qui ?

CLISTHENE.

Lycidas, le fils du Souverain des Crétois.

ARISTÉE.

Lycidas vient combattre pour moi !

CLISTHENE.

CLISTHENE.

Il vient te disputer.

ARGENE (*à part.*)

Il ne se souvient plus d'Argene.

CLISTHENE.

Suis-moi, ma fille.

ARISTÉE.

Ah! mon pere, faites différer le combat.

CLISTHENE.

Je ne puis, je te l'ai dit. Mais; pourquoi me fais-tu cette demande?

ARISTÉE.

N'est-il pas toujours assez tems de devenir sujette? Que le joug de l'hymenée est pesant pour mon sexe! sans cette chaîne, n'avons-nous pas déja assez à souffrir dans le servile état où le sort nous a réduites?

CLISTHENE.

Toutes le disent; mais rien n'est moins vrai.

Si le destin vous soumet aux hom-

mes, ne vous en plaignez pas. Esclaves, si vous l'êtes, vous régnez dans l'esclavage. Nous avons la force, mais vous avez la beauté; & la beauté est toujours victorieuse du courage même & de la vertu.

SCENE VI.

ARISTÉE, ARGENE.

ARGENE.

PRincesse, vous avez entendu!

ARISTÉE.

Chere Lycoris, adieu. Je dois suivre mon pere. Si votre compassion égale votre beauté, de grace informez-vous de Megaclès, donnez-m'en quelques nouvelles.

Cherchez à sçavoir en quels lieux est ce que j'aime; s'il songe encore à moi, s'il en parle encore: Sachez

s'il

s'il soupire en entendant prononcer mon nom, s'il l'a quelquefois à la bouche.

SCENE VII.

ARGENE, *seule.*

QUoi ! l'ingrat Lycidas a pû m'oublier ! Malheureuse Agene ; à quoi te réservoient les astres irrités ! Filles sans expérience, que mon exemple vous instruise. Voyez quelle est la perfidie des amans. Ils nous donnent les noms les plus flateurs, les plus tendres : ils nous jurent que nous occupons sans cesse leur pensée ; ils savent avec art répandre des larmes, montrer un visage affligé. Vous croyez qu'ils vont mourir d'amour : défiez-vous d'eux, tous sont trompeurs.

Entre mille amans, à peine en eſt-il deux qui ſoient conſtans: tous parlent de fidélité; aucun ne la connoît. La véritable tendreſſe eſt ſi méconnuë, qu'on donne à la conſtance le nom de ſimplicité.

SCENE VIII.

LYCIDAS, MÉGACLÈS.

(*Ils entrent de différens côtés.*)

MEGACLÈS.

LYcidas.

LYCIDAS.

Ami.

MEGACLÈS.

Soyez content.

LYCIDAS.

Qu'as-tu fait?

MEGACLÈS.

Je me ſuis préſenté au temple ſous

ſous votre nom. Bientôt je vais entrer pour vous dans la carriere : mais en attendant qu'on donne le ſignal des Jeux, daignez m'expliquer les raiſons de ce que vous exigez de moi.

LYCIDAS.

Ah ! ſi tu es vainqueur, il n'eſt point dans l'Empire de l'amour d'amant plus fortuné que moi.

MEGACLÈS.

Pourquoi ?

LYCIDAS.

La plus belle Princeſſe doit être le prix du vainqueur. A peine je l'ai vuë, que je me ſuis enflammé pour elle. Tous mes deſirs tendent à l'obtenir : mais peu inſtruit dans les exercices des Athletes....

MEGACLÈS.

Je vous entens. Je dois la conquérir pour vous.

LYCIDAS.

Il eſt vrai. Pour récompenſe du ſervice que tu me rendras, demande-moi mon ſang, ma vie, mon royaume. Cher Megaclès, toût eſt à toi. Je ne puis jamais te payer ſelon mes vœux.

MEGACLES.

Prince, ma reconnoiſſance, ma fidele amitié n'ont pas beſoin d'être excitées par de pareilles promeſſes. Je n'ai point oublié vos dons; je me ſouviens que je vous dois la vie: vous aurez l'épouſe qui fait l'objet de vos vœux, eſpérez-le du moins. Je ne ſuis point ſans expérience dans les Jeux où je vais combattre. Plus d'une fois l'Elide m'a vû couvrir d'une noble pouſſiére: l'olive n'eſt pas un ornement nouveau pour mon front. Le deſir de l'honneur, l'amitié redoublent ma force. Je me crois déja dans la lice: je vois mes rivaux

courir à mes côtés, je les laisse loin derriere moi, j'entens le peuple m'applaudir.

LYCIDAS (*l'embrassant.*)

Fidele ami! chere Aristée!

MEGACLES.

Quel nom prononcez-vous?

LYCIDAS.

Celui de la beauté que j'adore.

MEGACLES.

Aristée est son nom!

LYCIDAS.

Oui, Megaclès.

MEGACLES.

N'en savez-vous rien de plus?

LYCIDAS.

Elle est née près de Corinthe, sur les rives de l'Asope. C'est la fille de Clisthene.

MEGACLES (*à part.*)

Dieux! c'est mon amante. (*haut.*) Et c'est pour elle que l'on combat!

LYCIDAS.

LYCIDAS.

Pour elle-même.

MEGACLES.

Je dois combattre pour vous l'acquérir ?

LYCIDAS.

Oui, cher ami.

MEGACLES.

Ariſtée eſt l'objet de votre amour!

LYCIDAS.

Ariſtée.

MEGACLES (*à part.*)

Je me meurs.

LYCIDAS.

Modere ta ſurpriſe. Quand tu verras tant d'appas, tu me trouveras excuſable. Les Dieux même l'aimeroient ſans honte.

MEGACLES (*à part.*)

Ah! qu'entens-je!

LYCIDAS.

Si tu es vainqueur, conçois quelle eſt ma joye. Toi-même, Megaclès, quel

quel ſera ton contentement ! combien tu reſſentiras mes plaiſirs !

MEGACLES.

Ils ſeront grands en effet.

LYCIDAS.

Dis-moi, Megaclès, le moment qui m'unira à Ariſtée ne ſera-t'il pas un bonheur pour toi ?

MEGACLES (*à part.*)

Un grand bonheur ſans doute. (*à part.*) Dieux !

LYCIDAS.

Tu me conduiras au lit nuptial.

MEGACLES (*à part.*)

Quelle eſt ma peine !

LYCIDAS.

Parle.

MEGACLES.

Je ſerai tout pour vous. (*à part.*) Quel nouveau genre de ſupplice !

LYCIDAS.

Que les momens me ſemblent longs ! que l'attente me fait ſouffrir !

MEGACLES.

MEGACLES.

Je le crois.

LYCIDAS.

Ami, je goûte d'avance les plaisirs que je me promets avec une épouse adorable.

MEGACLES (*à part.*)

Ah! ç'en est trop.

LYCIDAS.

Il me semble ....

MEGACLES.

C'est m'en dire assez. Je suis votre ami; je sai mon devoir; mais....

LYCIDAS.

Tu me parois agité: t'aurois-je offensé?

MEGACLES (*à part.*)

Imprudent! qu'ai-je fait? (*haut.*) Mon transport vient du desir de vous servir. Cependant la longueur du chemin que j'ai fait me cause de la lassitude. J'ai à combattre. Il me reste

reste peu de tems pour me reposer, vous me l'ôtez.

LYCIDAS.

Pourquoi ne me l'avoir pas dit plutôt?

MEGACLES.

Le respect m'a retenu.

LYCIDAS.

Tu veux prendre du repos?

MEGACLES.

Oui, Seigneur.

LYCIDAS.

Veux-tu venir avec moi le goûter en un autre lieu?

MEGACLES.

Il n'est pas nécessaire.

LYCIDAS.

Tu veux donc demeurer sous ces ombrages?

MEGACLES.

Oui.

LYCIDAS.

Veux-tu que je reste avec toi?

MEGACLES,

MEGACLES.

Non.

LYCIDAS.

Je te laiſſe. Adieu. Que les idées du bonheur que j'attens contribuent à rendre ton ſommeil agréable ; que les ruiſſeaux coulent plus lentement ; que les zéphirs ſuſpendent leur haleine.

SCENE IX.

MEGACLÈS *ſeul.*

DIeux éternels ! qu'ai-je entendu ? quel coup de foudre tombe ſur moi ! Ce que j'aime va être au pouvoir d'un autre ! je dois moi-même conduire mon amante dans les bras de mon rival ! Mais ce rival eſt mon ami le plus cher. Ah ! quels noms le deſtin raſſemble pour mon ſupplice.

ſupplice ! Non, l'amitié ne peut étendre ſi loin ſes droits. Pardonne, cher Prince : je ſuis amant ainſi que toi. Me demander que je te céde Ariſtée, c'eſt demander ma vie. Ma vie.... ! n'eſt-elle pas à Lycidas ? c'eſt un don que je tiens de lui : c'eſt par lui que je reſpire. Ingrat Mégaclès, & tu balances encore ! Ariſtée même auroit raiſon de te haïr, ſi elle te voyoit ſoüillé du crime d'ingratitude. Non, je l'ai réſolu. Amitié, reconnoiſſance, honneur, je n'écoute que vous ; je ne crains que la vûë d'Ariſtée : évitons une rencontre ſi redoutable. En la voyant, que deviendrois-je ? Hélas ! je ne puis y penſer ſans frémir.

SCENE

SCENE X.

ARISTÉE, MEGACLÈS, *ensuite* ALCANDRE.

ARISTÉE (*sans voir Megaclès.*)

ETranger....

MEGACLES (*se retournant.*)

Qui vient me surprendre en ces lieux ?

ARISTÉE.

Dieux !

MEGACLES.

O ciel !

ARISTÉE.

Megaclès ! mon unique espoir ! je te revois. Je succombe aux transports de ma joye. A peine je respire. Cher amant, que j'ai tant pleuré, que j'ai tant de fois appellé vainement !

hement ! Favorable amour ! je ne regrette point mes peines. Mes pleurs & mes soupirs sont bien pa en ce moment.

MEGACLES (*à part.*)

Que mon sort est affreux !

ARISTÉE.

Megaclès, tu ne me réponds rien ! Pourquoi changes-tu de couleur ? tu ne jettes sur moi que des regards timides & confus ! tu veux retenir tes larmes ! Ah ! ne te suis-je plus chere ?

MEGACLES.

O Dieux ! croyez que toujours... Je ne saurois parler.

ARISTÉE.

Tu me glaces d'effroi. Dis-moi : ignores-tu pour qui l'on va combattre ?

MEGACLES.

Non.

ARISTÉE.

Qui peut donc causer ta tristesse.

MEGACLES (*à part.*)

Dieux barbares ! quel tourment !

ARISTÉE.

Doutes-tu de ma fidélité ? quelle seroit ton injustice ? Depuis l'instant de ton départ, jamais je n'ai eu de pensée qui ne fût pour toi. Ta voix parloit à mon ame ; ton nom étoit sur mes lévres ; tes traits étoient gravés dans mon cœur. Je mourrois plutôt.....

MEGACLES.

Je vous crois.

ARISTÉE.

Je mourrois plutôt, que de cesser de t'aimer.

MEGACLES (*à part.*)

Est-il une peine semblable à la mienne ?

ARISTÉE.

Regarde-moi donc. Parle.

MEGACLES.

Que vous dirai-je ?

ALCANDRE.

ALCANDRE. (*entrant.*)

Seigneur, ſi vous voulez combattre, hâtez-vous ; le ſignal eſt donné.

MEGACLES.

O Dieux ! ſecourez-moi. Adieu, chere Ariſtée.

ARISTÉE.

Tu me quittes ainſi ! va ; je te pardonne, ſi tu reviens mon époux.

MEGACLES. (*prêt à partir.*)

Ce bonheur n'eſt pas fait pour moi.

ARISTÉE.

Arrête.... M'aimes-tu encore ?

MEGACLES.

Plus que moi-même.

ARISTÉE.

Me crois-tu fidelle ?

MEGACLES.

Autant que belle.

ARISTÉE.

Tu vas donc me conquérir ?

MEGACLES.

Du moins, je le souhaite.

ARISTÉE.

N'as-tu pas toujours ta premiere valeur?

MEGACLES.

Je le crois.

ARISTÉE.

Tu seras vainqueur.

MEGACLES.

J'ose l'espérer.

ARISTÉE.

Qui pourroit donc t'empêcher d'être l'époux d'Aristée?

MEGACLES.

Princesse..... adieu. Souvenez-vous de moi.

ARISTÉE.

Que dis-tu?

MEGACLES.

N'en demandez pas davantage.

ARISTÉE.

Parle.

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

Je sens mon cœur se déchirer.

{Votre discours / Ton silence} me désespere.

ARISTÉE (*à part.*)

Qui peut causer le trouble de mon amant ?

MEGACLES (*à part.*)

La jalousie me fait mourir, & je ne puis le dire.

ENSEMBLE.

Qui ressentit jamais tant de douleurs ?

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARISTÉE, ARGENE.

ARGENE.

LE sort du combat est donc encore ignoré ?

ARISTÉE.

Oui, belle Argene. Quelle loi cruelle nous empêche d'en être spectrices !

ARGENE.

Nos peines seroient peut-être encore plus grande. Voir ce qu'on aime exposé ! ne pouvoir lui donner de secours ! être présentes....!

ARISTÉE.

Ah ! quoiqu'éloignée, je suis présente

ſente à tout. Je m'imagine le danger plus grand peut-être qu'il n'eſt. Si vous pouviez voir ce qui ſe paſſe dans mon cœur, quels combats cruels s'y livrent! Megaclès, ſes rivaux, les Juges.... Je redoute la valeur des uns, l'injuſtice des autres. Je ſens plus vivement que mon amant même tout ce qu'il a à ſouffrir. Les différens chocs, les ſecouſſes, les menaces..... Ah! ſi mes yeux en étoient témoins, la vérité ſeroit ſeule à craindre pour moi: mais, éloignée, je vois tout ſous l'aſpect le plus terrible.

ARGENE.

Perſonne ne vient encore!

ARISTÉE.

Perſonne. O Dieux!

ARGENE.

Qu'y a-t'il?

ARISTÉE.

Je tremble.

ARGENE.

ARGENE.

Pourquoi ?

ARISTÉE.

Mon sort est décidé. J'apperçois Alcandre.

ARGENE.

Alcandre, hâtez-vous de nous consoler. Que venez-vous nous apprendre ?

SCENE II.

ALCANDRE. *Les précédentes.*

ALCANDRE.

D'Heureuses nouvelles. Princesse, le Roi m'envoye vers vous.

ARISTÉE.

Le combat est-il terminé ?

ALCANDRE.

Oui, Madame. Déja....

ARGENE.

ARGENE.

Quel eſt le vainqueur ?

ALCANDRE.

Vous allez tous ſavoir. Déja la troupe impatiente des Athletes....

ARISTÉE (*vivement.*)

Ce n'eſt pas ce que je vous demande.

ALCANDRE.

Je dois vous expliquer....

ARISTÉE.

Quel eſt le vainqueur ?

ALCANDRE.

C'eſt Lycidas.

ARISTÉE.

Lycidas !

ALCANDRE.

Lui-même.

ARGENE.

Le Prince de Crete !

ALCANDRE.

Oui, celui qui eſt arrivé en ce jour pour les Jeux.

ARISTÉE (*à part.*)

Malheureuse Aristée !

ARGENE (*à part.*)

Infortunée Argene !

ALCANDRE (*à Aristée.*)

Princesse, quel est votre bonheur ! quel époux le ciel vous donne !

ARISTÉE.

Alcandre, laissez-moi.

ALCANDRE.

Madame, le Roi vous attend.

ARISTÉE.

Allez, je vais me rendre près de lui.

ALCANDRE.

Tout le monde assemblé dans le temple....

ARISTÉE.

Laissez-moi, vous dis-je.

ALCANDRE. (*à part.*)

J'attendois une autre récompense.

SCENE

SCENE III.

ARISTÉE, ARGENE.

ARGENE.

AH! Princeſſe, eſt-il un ſort plus malheureux que celui d'Argene?

ARISTÉE.

Je ſuis plus à plaindre que vous.

ARGENE.

Que jamais l'amour ne vous faſſe éprouver de peines auſſi grandes que les miennes! Vous ne ſavez pas quelle eſt l'horreur de la perte que je fais; combien me coûte ce cœur que vous m'enlevez.

ARISTÉE.

Et vous ne pouvez comprendre mon tourment: vous ſouffrez, il eſt vrai; vous perdez ce que vous aimez;

mez ; mais la liberté vous reste. Vous pouvez vous plaindre & pleurer, tandis qu'accablée par un coup fatal, je pers un amant, je me pers moi-même, & qu'il m'est même interdit de répandre des larmes.

SCENE IV.

ARGENE. *Ensuite* AMYNTAS.

ARGENE.

JE ne puis trouver ni pitié ni secours !

AMYNTAS (*à part.*)

Me trompé-je ? N'est-ce pas Argene que je vois ?

ARGENE.

Cherchons du moins à me venger. (*Elle veut partir.*)

AMYNTAS (*l'arrêtant.*)

Argene, vous, en Elide ! vous seule,

ſeule, & ſous cet habit !

ARGENE.

Viens-tu ſeconder les noires perfidies de ton Prince ? En vérité, le Roi de Crete a confié à un ſage Gouverneur le ſoin de ſon fils. Voilà donc les dignes fruits de ſes leçons. Amyntas, vous avez raiſon d'en tirer vanité. *On juge, en voyant le terrein, de l'attention de celui qui le cultive.*

AMYNTAS (*à part.*)

Elle eſt inſtruite de tout (*haut.*) Soyez aſſurée que ce n'eſt point par mes conſeils....

ARGENE.

Ceſſez de vains diſcours. Mais le ciel eſt juſte. Il eſt encore quelquefois de la juſtice ſur la terre. J'implorerai celle des Dieux & des hommes. J'inſtruirai Cliſthene, la Grèce, l'univers, de la trahiſon de Lycidas. Je veux que par tout l'infa-

mie le suive ; qu'il soit fui, détesté & regardé comme un objet d'horreur.

AMYNTAS.

Un tel dessein n'est pas digne d'Argene. Le courroux le plus juste ne peut donner que de mauvais conseils. En votre place, j'employerois des moyens plus doux. Faites que Lycidas vous revoye. Parlez-lui. Rappellez-lui ses promesses. Songez plutôt à regagner sa tendresse, qu'à l'accabler de votre haine.

ARGENE.

Amyntas, vous croyez que Lycidas reviendroit à moi!

AMYNTAS.

Je le pense. Combien ne lui avez-vous pas été chere! avez-vous oublié ses langueurs, son amour, que cent & cent fois....?

ARGENE.

Ah! pour mon tourment, je ne m'en

m'en souviens que trop.

Ce jour est sans cesse présent à ma mémoire, où me tenant les discours les plus tendres..... Grands Dieux! Après tant de sermens, a-t'il pû me manquer de foi? Pour lui, j'ai tout perdu. Aujourd'hui je le pers lui-même. Amour! devois-tu ce prix à ma tendresse?

SCENE V.

AMYNTAS, *seul.*

JEunesse insensée! quand je considere les erreurs où t'entraîne l'amour, je me console de ma vieillesse. Il est doux de voir du rivage ceux que menace le naufrage; non qu'on prenne du plaisir aux malheurs d'autrui; mais parce que le mal qu'on ne souffre point est un objet

agréable. Mais la vieilleſſe elle-même eſt-elle à l'abri des tempêtes ? Hélas ! il n'eſt que trop vrai qu'elle a auſſi les ſiennes particuliéres, ſans être exempte de celles qui tourmentent les autres âges. Les folies ſont différentes ; mais elles ſont générales. La haine ou l'amour, la cupidité ou l'avarice nous agitent à leur gré.

Nous ſommes ſemblables à des vaiſſeaux abandonnés aux ondes. Les vents ſont nos paſſions ; les plaiſirs, les écueils. La vie eſt une mer. La raiſon eſt le pilote qui veille ſur nous ; mais le pilote même ſe laiſſe emporter aux fureurs de l'eau.

SCENE

SCENE VI.

CLISTHENE, LYCIDAS, MEGACLÈS, *couronné d'olivier*, CHŒUR *d'Athletes. Gardes, Peuple.*

CHŒUR.

JAmais les rives de l'Alphée ne retentirent d'un nom plus grand que celui du brave Lycidas.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Jamais l'arêne Olympique ne vit de plus nobles travaux. Il a l'adresse de Pallas, les aîles de l'Amour. Il a montré l'audace d'Apollon & d'Hercule.

CHŒUR.

L'ombre des tems ne peut couvrir tant de mérite & de valeur.

CLISTHENE.

CLISTHENE (*à Megaclès.*)

Brave jeune homme, qui au milieu de tant de gloire, montres tant de modestie, laisses-moi baiser ce front glorieux, & te serrer dans mes embrassemens. Heureux le Roi de Crete d'être pere d'un fils tel que toi ! (*à Alcandre.*) Hélas ! si j'avois Philinte mon fils, peut-être seroit-il aussi digne de l'amour de son pere. Tu te souviens, Alcandre, avec quelle douleur je t'ordonnai de l'exposer....

ALCANDRE (*à Clisthene.*)

Seigneur, est-il tems de vous rappeller vos malheurs ?

CLISTHENE (*à Alcandre.*)

J'ai tort, je l'avoue. (*à Megaclès.*) Aristée sera le prix de ta valeur. Si Clisthene peut te donner davantage, tu n'as qu'à le demander. Sois sûr que jamais je ne croirai t'accorder autant que tu mérites.

MEGACLES.

MEGACLÈS (*à part.*)

O ma vertu, ne m'abandonne pas! (*haut.*) Seigneur, je suis fils du pere le plus tendre: je ne saurois goûter un contentement que je ne partage pas avec lui. Je voudrois, avant tout autre, lui apprendre mon bonheur, lui demander son consentement pour mon hymen, & ne m'unir à Aristée qu'en Crete, & en sa présence.

CLISTHENE.

Ta demande est juste.

MEGACLÈS.

Si vous me l'accordez, je partirai sans différer. (*présentant Lycidas à Clisthene.*) Permettez que cet ami, que je laisse en ces lieux, me conduise mon épouse.

CLISTHENE. (*à part, regardant Lycidas.*)

Quels traits! en les voyant, quel est mon trouble! (*haut.*) Qui est celui que tu me présentes? Son nom?

MEGACLÈS.

MEGACLÈS.

Il se nomme Egiste. La Crete est sa Patrie. Il est du sang Royal; mais l'amitié nous unit par des liens encore plus forts. Nos volontés sont les mêmes. La joye, les plaisirs sont communs entre nous. Lycidas & Egiste ne sont qu'une même personne.

LYCIDAS (*à part.*)

Ingénieuse amitié!

CLISTHENE.

Eh bien, j'y consens. Egiste aura soin de te mener ton épouse. Mais tu ne dois point partir sans la voir.

MEGACLÈS.

Ah! Seigneur, ce seroit pour moi une douleur trop grande. Je souffre déja assez de la quitter. Permettez....

CLISTHENE.

Elle paroît.

MEGACLÈS.

MEGACLÈS.

Ah! Dieux!

SCENE VII.

ARISTÉE. *Les précédens.*

ARISTÉE (*à part, sans voir Megaclès.*)

JE m'avance à un hymen odieux; ainsi qu'une victime à l'autel.

LYCIDAS (*à part.*)

Bientôt je vais jouir de tant d'appas.

CLISTHENE.

Ma fille, approchez. Voici votre époux. (*Il lui présente Megaclès.*)

MEGACLÈS (*à part.*)

Plût au ciel!

ARISTÉE.

ARISTÉE (*surprise en voyant Megaclès.*)

Mon époux ! lui !

CLISTHENE.

Oui, ma fille. Vois si les Dieux pouvoient te choisir de plus heaux nœuds !

ARISTÉE (*à part.*)

Si Lycidas est vainqueur, comment se peut il que Megaclès....? Mon pere cherche-t'il à me tromper ?

LYCIDAS. (*à part.*)

Elle croit que son époux est Megaclès. Son cœur en est mécontent.

ARISTÉE (*en montrant Megaclès.*)

Mon pere, est-ce celui-ci qui est vainqueur ?

CLISTHENE.

Peux-tu le demander ? ne vois-tu pas la noble poussiére qui couvre encore son front ; cette sueur glorieuse qui coule sur son visage ; cette couronne,

couronne, le premier ornement du triomphe ?

ARISTÉE.

Mais, Alcandre, que m'avez-vous dit ?

ALCANDRE.

La vérité.

CLISTHENE.

N'en doute point. C'eſt là l'époux que te donnent les Dieux. Mon amour paternel ne pouvoit t'en obtenir un plus digne.

ARISTÉE (*à part.*)

Trop heureuſe Ariſtée !

MEGACLÈS (*à part.*)

Quel tourment !

LYCIDAS (*à part.*)

O jour heureux pour moi !

CLISTHENE (*à Megaclès & à Ariſtée.*)

D'où vient votre ſilence ?

MEGACLÈS.

Ciel ! que puis-je dire ?

ARISTÉE,

ARISTÉE.

Je voudrois parler.... mais....

CLISTHENE.

Je vous entens. Ma préfence vous gêne. Le férieux de mon front, l'aſpect de la Majeſté Royale, le reſpect dû à un pere, ſont une compagnie importune pour de jeunes amans. Autrefois j'éprouvai la même choſe. J'approuve la modeſtie que vous montrez.

MEGACLÈS (*à part.*)

Chaque moment rend ma ſituation plus cruelle.

CLISTHENE.

Je ſai que l'amour eſt enfant. La vieilleſſe l'ennuie. Il aime les jeux & les ris; il déteſte la ſévérité; & le reſpect & la liberté vont rarement enſemble. (*Il ſort.*)

SCENE

SCENE VIII.

ARISTÉE, MEGACLÈS, LYCIDAS.

MEGACLÈS (*à part.*)

JE vois d'un côté mon ami, de l'autre mon amante. Malheureux, que dois-je faire ?

LYCIDAS (*bas à Megaclès.*)

Il est tems de me découvrir à ce que j'aime.

MEGACLÈS (*bas à Lycidas.*)

Attendez. (*à part.*) Ciel !

ARISTÉE (*à Megaclès.*)

Cher époux, apprens-moi ce qui t'afflige.

MEGACLÈS (*à part.*)

O tourmens plus affreux que la mort !

LYCIDAS (*bas à Megaclès.*)

Mon amour ne peut souffrir de retardemens.

ARISTÉE (*à Megaclès.*)

Que ton silence me cause de peines !

MEGACLÈS (*à part.*)

Sortons enfin de l'état horrible où je suis. (*à Lycidas.*) Prince, daignez vous éloigner un moment.

LYCIDAS.

Pourquoi ?

MEGACLÈS.

Fiez-vous à moi. Il convient que j'explique tout à Aristée.

LYCIDAS.

Ne puis-je être présent ?

MEGACLÈS.

Non, Seigneur. La confidence que j'ai à lui faire est plus délicate que vous ne le pensez.

LYCIDAS.

Tu le veux. Je vais te satisfaire.

Je

Je m'éloignerai peu. Au moindre ſigne de ta part, je reviens. Ah! cher ami, ſi le ciel a permis que j'aie eu le bonheur de te ſervir, ſi tu en es reconnoiſſant, ſi tu m'aimes, voici le moment de me le prouver. Tu tiens en tes mains mon repos & mes jours.

SCENE IX.

MEGACLÈS, ARISTÉE.

MEGACLES (*à part.*)

O Souvenir cruel!

ARISTÉE.

Enfin nous ſommes ſeuls. Je puis ſans contrainte te montrer toute ma joye. Je puis te dire combien je t'aime, te nommer l'objet de tous mes vœux, mon unique plaiſir....

MEGACLES.

Princeſſe, réſervez des noms ſi doux pour un amant plus heureux.

ARISTÉE.

Quel tems choiſis-tu pour me parler ainſi? l'heureux jour eſt enfin venu .... Mais, quelle eſt ta cruauté! Peux-tu te faire un jeu de ma peine? Pourquoi cherches-tu à me chagriner ſans raiſon?

MEGACLES.

Ariſtée, vous vous abuſez. Si vous m'aimez, comme j'oſe n'en pas douter, jamais vous n'aurez plus de ſujet de vous affliger.

ARISTÉE.

Je ne puis te comprendre.

MEGACLES.

Ecoutez-moi, Princeſſe; mais armez-vous de courage. Préparez votre vertu à la plus rude épreuve.

ARISTÉE.

ARISTÉE.

Parle.... Hélas! que vas-tu me dire? Je tremble.

MEGACLES.

Ne m'avez-vous pas dit mille fois que votre tendresse pour moi étoit née, non des vains avantages de la figure que la nature peut accorder à qui il lui plaît, mais des sentimens de l'ame que vous m'aviez remarqués, tels qu'un cœur reconnoissant, sincere, uniquement guidé par l'honneur.

ARISTÉE.

Je te l'ai dit: il est vrai; tu m'as toujours paru tel. Voilà pourquoi je t'ai aimé. Voilà pourquoi je t'aimerai toujours.

MEGACLES.

Mais, si je venois à me démentir? Si Megaclès, infidéle à ses amis, parjure envers les Dieux, ingrat pour son bienfaiteur, donnoit la

mort

mort à celui qui lui sauva la vie ; Aristée, l'aimeriez-vous encore ? Souffririez vous qu'il vous aimât ? Voudriez-vous qu'il devînt votre époux ?

ARISTÉE.

Que veux-tu dire ? Comment puis-je penser que jamais Megaclès se couvre de tant de honte ?

MEGACLES.

Eh bien, Princesse, si je deviens votre époux, je vais, par une loi fatale, me souiller de tous ces forfaits.

ARISTÉE.

Comment ?

MEGACLES.

Apprenez donc tout le secret. Le Prince de Crete brûle pour vous. S'il n'obtient pas votre main, c'est fait de sa vie. Ma pitié peut le sauver. Il l'implore. Dois-je la lui refuser ? Prononcez, Madame.

ARISTÉE.

ARISTÉE.

Et tu as combattu....?

MEGACLES.

Pour lui.

ARISTÉE.

Tu veux me perdre?

MEGACLES.

Pour ne pas ceſſer d'être digne de vous. Je dis plus : Vous devez achever mon ouvrage. Chere & généreuſe Ariſtée, ſecondez ma reconnoiſſance. Si Megaclès vous fut cher juſques à ce jour, que déſormais Lycidas vous le ſoit. Aimez-le. Mon ami eſt digne d'une félicité ſi grande. Songez que je vis en lui. S'il vous poſſéde, je ne vous perds pas entiérement.

ARISTÉE.

Où ſuis-je! dans quel abîme me vois-je précipitée! Non; cherchons à éviter le plus grand des maux. Ah! puis-je vivre ſans toi?

MEGACLES.

MEGACLES.

Ariſtée, mon cœur n'a que trop de combats à rendre. Ne conſpirez pas auſſi contre lui. Les efforts qu'il m'en coûte ſont déja aſſez grands ; un ſeul de vos regards peut faire ſuccomber ma vertu.

ARISTÉE.

Tu pourrois te réſoudre à me quitter !

MEGACLES.

Il le faut. Recevez mes derniers adieux.

ARISTÉE.

Tes derniers adieux ! ingrat ! Ciel, ſecourez-moi. Mes genoux s'affoibliſſent ; un froid mortel ſe répand ſur mon front. Mon cœur eſt ſans mouvement.

MEGACLES.

Je ſens que ma fermeté m'abandonne. Plus je demeure, plus ma foibleſſe augmente. Ariſtée..... adieu.

adieu ..... Vivez heureuſe.

ARISTÉE.

Tu me quittes !....

MEGACLÈS.

Il faut nous ſéparer.

ARISTÉE.

Tu pars !....

MEGACLÈS.

Pour ne vous revoir jamais.

ARISTÉE.

Où vas-tu, cher amant?

MEGACLÈS.

Mourir loin de vous.

ARISTÉE.

Je me meurs..... (*Elle tombe évanouie.*)

MEGACLÈS.

O Dieux! elle ſuccombe à ſa douleur! Chere Ariſtée! .... Megaclès eſt devant vos yeux. Je ne partirai point. Vous ferez toujours.... Elle ne m'entend plus! Aſtres barbares, avez-vous de nouveaux traits à me

lancer ? Il me manquoit ce dernier malheur. Que réſoudre ? Je ne puis partir ſans être barbare. Eh ! ſi je demeure, deviendrai-je ſon époux ? tromperai-je un Roi ? trahirai-je un ami ? Ma foi, mon honneur peuvent-ils y conſentir ? Différons au moins mon départ.... mais ce ſeroit me réduire à ſouffrir ſans ceſſe la même peine. Non, ſoyons cruels, puiſqu'il le faut. Ma cruauté eſt pirié & tendreſſe. (*regardant Ariſtée*) Adieu, chere amante.... adieu. Que le ciel vous ſoit plus favorable qu'à moi. Dieux éternels, conſervez votre plus bel ouvrage. Ajoutez à ſes jours ceux que je vais perdre. Lycidas.... qu'eſt-il devenu ? Lycidas....

SCENE

SCENE X.

LYCIDAS, MEGACLÈS, ARISTÉE (*évanouie.*)

LYCIDAS.

AS-tu tout appris à Aristée ?

MEGACLES.

Oui, Prince ; mais hâtez-vous de secourir votre épouse.

LYCIDAS.

Que vois-je ? Qu'est il arrivé ?

MEGACLES (*voulant sortir.*)

Une douleur subite lui a ravi l'usage de ses sens.

LYCIDAS.

Tu me laisses ?

MEGACLES. (*partant d'un air troublé.*)

Je vais... (*revenant sur ses pas.*)

ſoin d'Ariſtée. (*à part*) Que dira-t'elle en reprenant la lumiere? quels ſeront ſes regrets? Licidas, ſi elle demande où eſt votre ami, dites-lui qu'il n'eſt plus.... Non.... ménagez ſa douleur..... Dites-lui que votre ami eſt parti baigné de larmes. (*à part.*) Quelle peine de quitter ce qu'on adore, de le quitter pour jamais, & de le laiſſer en un ſemblable état!

SCENE XI.

LYCIDAS, ARISTÉE.

LYCIDAS.

QUe comprendre à tout ce que je vois? Ariſtée, couverte des ombres de la mort....! Megaclès accablé de douleur....!

ARISTÉE.

ARISTÉE.

O ciel !

LYCIDAS.

Mais elle revient à la vie. Princeſſe, ouvrez vos beaux yeux.

ARISTÉE (*ſans le voir.*)

Infidéle époux !

LYCIDAS.

Ah ! quel nom me donnez-vous ? (*Il lui prend la main.*) Voilà ma main ; recevez le gage de ma conſtance.

ARISTÉE.

Du moins.... (*s'appercevant que ce n'eſt pas Megaclès.*) Dieux ! où eſt Megaclès ? (*Elle ſe leve avec vivacité.*)

LYCIDAS.

Megaclès eſt parti.

ARISTÉE.

Il eſt parti, l'ingrat ! il a pu m'abandonner dans l'état où je ſuis !

LYCIDAS.

Votre époux eſt demeuré.

ARISTÉE.

Il n'eſt plus d'humanité, de foi, d'amour. Dieux! ſi vous ne puniſſez pas de tels crimes, que faites-vous de la foudre?

LYCIDAS.

Que deviens-je! je ne me connois plus. Chere Ariſtée, qui vous a offenſée? Parlez: vous ſerez vengée. Voici votre époux. Voici Lycidas....

ARISTÉE.

Dieux! Vous, Lycidas! Fuyez. Otez-vous de mes yeux. C'eſt vous, perfide, qui êtes cauſe de ce que je ſouffre!

LYCIDAS.

Quelle faute ai-je commiſe? Je demeure immobile.

ARISTÉE.

Barbare! tu me ſépares de moi-même.

même. Tu me donnes la mort. Tu as fait tous mes maux. Non ; n'espere rien de moi. Je te hais. Tu seras toujours pour moi un objet d'horreur.

SCENE XII.

LYCIDAS. *Ensuite* ARGENE.

LICIDAS, *seul.*

MOi, barbare ! moi, perfide ! ô Dieux ! Suivons-la. Pénétrons cette énigme.

ARGENE.

Arrête, traître.

LYCIDAS.

Est-ce un songe qui m'abuse ?

ARGENE.

Non, parjure. Tu vois Argene que tu as abandonnée. Ingrat ! re-

connois celle qui te fut si longtems chere, si dans l'état où m'a réduit le sort je suis encore reconnoissable.

LYCIDAS (*à part.*)

Par quel hasard, en quel moment retrouvé-je Argene ? En demeurant ici davantage, je ne pourrai rejoindre Aristée. (*haut.*) Belle Nymphe, je ne comprens rien à vos discours. Une autre fois vous pourrez me les expliquer.

ARISTÉE (*le retenant.*)

Parjure, écoute-moi. Je sai ta perfidie, tes nouvelles amours, ton artifice. Je vais te couvrir de honte. Je vais tout apprendre à Clisthene.

LYCIDAS.

Argene, arrêtez : modérez ce courroux : pardonnez, si je ne vous ai pas d'abord reconnuë. Je me souviens de toute la tendresse que vous m'inspirâtes. Si vous consentez à vous taire, peut-être .....

ARGENE.

Digitized by Google

ARGENE.

Fut-il jamais une plus cruelle injure? Qu'oses-tu me dire? Peut-être....! A t'entendre, c'est moi qui suis la coupable. Il semble que ce soit toi qui, avec bonté, m'offres les moyens de mériter mon pardon.

LYCIDAS.

Ecoutez-moi. Je veux dire....

ARGENE.

Ingrat! laisse-moi. Je ne veux rien entendre.

LYCIDAS (*à part.*)

Je suis désespéré.

ARGENE.

L'espérance ne peut plus me séduire. L'amour est éteint dans mon ame. J'oublie jusqu'à ma douleur, pourvu que ton cœur perfide ne recueille pas le fruit de son crime.

SCENE XIII.

LYCIDAS. *Enſuite* AMYNTAS.

LYCIDAS *ſeul.*

QUel embarras cruel! Si Argene parle, tout eſt perdu. Il faut la rejoindre & l'appaiſer... Cependant comment retenir la Princeſſe? Mon ami ſeul pourroit... Où eſt-il allé? Cherchons-le. Megaclès me donnera du moins de la conſolation & des conſeils.

AMYNTAS.

Megaclès n'eſt plus.

LYCIDAS.

Que dis-tu, Amyntas?

AMYNTAS.

Ce qu'ont vû mes yeux.

LYCIDAS.

Comment? quel ſcélérat a tranché

ché de ſi beaux jours ? Je veux exercer ſur lui la plus terrible vengeance.

AMYNTAS.

Prince, ne le cherchez pas. C'eſt vous-même qui cauſez ſa mort.

LYCIDAS.

Moi ! ta raiſon eſt-elle égarée ?

AMYNTAS.

Plût au ciel que je fuſſe dans l'erreur ! Tandis que je vous cherchois, j'ai tout d'un coup entendu partir d'entre ces arbres une voix gémiſſante. Je m'arrête. Je me tourne du côté dont elle ſortoit. J'apperçois un homme qui ſe courboit ſur ſon épée. J'accours. D'une main je le ſoutiens ; de l'autre, j'écarte le fer. Quelle eſt ma ſurpriſe ! c'étoit Megaclès. J'allois lui demander qui cauſoit ſon déſeſpoir. Il ne m'en donne pas le tems. Amyntas, me dit-il avec un profond ſoupir, j'ai aſſez vécu. Je ne puis ni ne veux vivre

vre ſans Ariſtée Ah ! deux luſtres ſe ſont écoulés depuis que je ne vis que pour elle. Lycidas me donne le trépas, ſans le ſçavoir. Je ne m'en plains point. Ma vie eſt un don que je tiens de lui. Il le reprend.

LYCIDAS.

Qu'entens-je ?

AMYNTAS.

En diſant ces mots, il s'éloigne avec vîteſſe. Vous voyez d'ici ce rocher qui s'avance ſur le fleuve Alphée. Il y monte & s'élance dans l'eau. Vainement je m'écrie L'onde s'ouvre, jaillit, forme un tourbillon & le dérobe à mes yeux. Le bruit de ſa chûte, mes cris font retentir le rivage. Je ceſſe de voir votre malheureux ami.

LYCIDAS.

Quel affreux événement !

AMYNTAS.

Je vais chercher à raſſembler les reſtes

restes d'un corps qui renfermoit une ame si belle. Il est bien juste que ses amis lui rendent ces tristes & derniers devoirs.

SCENE XIV.

LYCIDAS. *Ensuite* ALCANDRE.

LYCIDAS, *seul.*

OU suis-je! que deviens-je! le ciel rassemble donc sur moi tous les traits de son courroux! Megaclès! ô Dieux! Megaclès, où es-tu? Que fais-je sans toi sur la terre? Injustes Dieux, rendez-moi mon ami. Barbares, si vous le refusez à mes vœux, je saurai vous le ravir. Je ne crains point vos foudres, j'ai assez de courage pour pénétrer sur les traces d'Hercule

d'Hercule & de Théſée dans l'empire de la mort.

ALCANDRE (*ſans que Lycidas l'entende.*)

Seigneur....

LYCIDAS.

Quel audacieux vient interrompre ma fureur ?

ALCANDRE.

Le Roi m'envoye....

LYCIDAS.

Que veut-il ?

ALCANDRE.

Il vous ordonne d'aller loin d'ici dans un honteux exil. Si le ſoleil en finiſſant ſa courſe vous retrouve en Elide, la mort punira votre déſobéiſſance.

LYCIDAS.

Oſe-t'on m'apporter un ordre ſemblable ?

ALCANDRE.

Apprenez à déguiſer votre nom,

à

à violer la foi publique, à en imposer aux Souverains.

LYCIDAS.

Téméraire....!

ALCANDRE.

Prince, j'ai rempli mon devoir : faites le vôtre. (*Il sort.*)

SCENE XV.

LYCIDAS (*tirant son épée.*)

Misérable! ce fer te percera le cœur.... Insensé! que dis-je! que veux-je faire? contre qui m'irrité-je? C'est moi qui suis coupable. C'est moi que je dois punir. Meurs, Lycidas..... Pourquoi ma main tremble-t'elle? Qui peut me retenir? Quoi! je hais la vie, & je crains le trépas! Que mon cœur est déchiré! La rage, la vengeance, la tendresse;

ſe, l'amitié m'agitent en même-tems. Qui reſſentit jamais à la fois des mouvemens ſi contraires ? Je menace & je tremble. Je me ſens tranſir & brûler. Je pleure & je frémis. Je ſouhaite la mort, & ne ſai pas mourir.

Des gémiſſemens ſe mêlent à mes tranſports. Le jour n'eſt pour moi qu'une nuit. Mille ſpectres m'environnent; mille furies ſont dans mon ſein. Le flambeau de Megere brûle mon cœur. Alecton fait couler dans mes veines ſon froid poiſon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente les ruines d'un ancien Hyppodrome, couvertes en partie de lierre & de plantes ſauvages.

D'un côté, MEGACLÈS *retenu par* AMYNTAS ; *de l'autre*, ARISTÉE *retenue par* ARGENE.

Ils ne ſe voyent pas les uns les autres dans le commencement de cette Scene.

MEGACLES (*à Amyntas.*)

LAiſſe-moi. Tu t'oppoſes vainement à mon deſſein.

AMYNTAS.

Reprenez l'usage de votre raison. Croyez-moi. Vous n'aurez pas toujours le secours du pêcheur qui vous a sauvé des ondes. Le ciel se lasse d'assister qui l'insulte.

MEGACLES.

Secours barbare ! pitié inhumaine ! pourquoi m'empêcher de mourir, quand la vie est pour moi un trépas continuel ?

ARISTÉE (*à Argene.*)

Cessez de me retenir.

ARGENE.

Ne l'espérez pas.

MEGACLES (*à Amyntas.*)

Puis-je vivre sans Aristée ?

ARISTÉE (*à Argene.*)

Megaclès n'est plus ; le jour m'est odieux.

AMYNTAS (*à Megaclès.*)

Attendez.

ARGENE,

ARGENE (*à Ariſtée.*)

Ecoutez.

MEGACLÈS (*à Amyntas.*)

Qu'attendre ?

ARISTÉE (*à Argene.*)

Qu'écouter ?

MEGACLES.

Il n'eſt plus pour moi de conſolation.

ARISTÉE.

Je n'ai plus rien à eſpérer.

ALCANDRE (*à Amyntas.*)

En vain tu prétens me forcer de vivre.

ARISTÉE (*à Argene.*)

Vous voulez vainement empêcher ma mort.

AMYNTAS (*à Megaclès.*)

Arrêtez.

ARGENE (*à Ariſtée.*)

Demeurez.

ARISTÉE (*appercevant Megaclès.*)

Dieux!

MEGACLES (*voyant Ariſtée.*)

Ciel !

ARISTÉE.

Megaclès !

MEGACLES.

Ariſtée !

ARISTÉE.

Ingrat ! quelle eſt donc ta haine pour moi ! Quand je m'apprête à mourir, tu reviens à la vie, pour m'empêcher d'être unie avec toi !

MEGACLÈS.

Ariſtée, voiez juſqu'où va mon malheur, Je ne puis mourir. Tous les paſſages qui conduiſent chez les morts me ſont fermés.

ARISTÉE.

Quelle main ſecourable....?

SCENE

SCENE II.

ALCANDRE. *Les précédens.*

ALCANDRE.

QUel sacrilege ! quel audace criminelle !

ARISTÉE.

Alcandre, venez-vous nous apprendre encore de nouveaux malheurs ?

ALCANDRE.

Ah ! Princesse, votre pere a pensé perdre le jour.

ARISTÉE.

Que dites-vous ?

ALCANDRE.

Dans quels maux ce coup alloit nous plonger, si le ciel ne l'eût défendu !

ARISTÉE,

ARISTÉE.

Comment ?

ALCANDRE.

Vous savez que, suivant l'antique usage, ce jour doit se terminer par un sacrifice solemnel. Clisthene, au milieu de ses gardes, marchoit vers le temple. L'impétueux Lycidas paroît, traverse notre passage. Jamais aspect ne fut plus terrible. Son bras étoit armé, son front nû, son habit déchiré, ses cheveux en désordre ; ses yeux enflammés lançoient des regards menaçans. Au travers de la fureur qui animoit son visage, on le voyoit inondé de pleurs. Il renverse les gardes, & s'avançant vers le Roi, Meurs, s'écrie-t'il en frémissant. En même-tems il leve un fer sacrilége.

ARISTÉE.

Ciel !

ALCANDRE.

ALCANDRE.

Le Roi, sans changer de couleur, fixe sur le scélérat un regard noble & sévere. Téméraire, que fais-tu ? lui dit-il d'une voix imposante. A ces mots, voyez si le ciel veille sur les Rois, le féroce jeune homme demeure interdit. Son bras est suspendu. Il regarde le Roi avec surprise. Il pâlit. Il tremble. Le fer tombe de sa main. Il étoit menaçant. Des larmes coulent de ses yeux.

ARISTÉE.

Je respire.

ARGENE.

Quelle fureur !

AMYNTAS.

Quelle imprudence !

ARISTÉE.

Que fait mon pere ?

ALCANDRE.

Il a devant lui le criminel chargé de fers.

AMYNTAS.

AMYNTAS (*à part.*)

Ah! courons sauver, s'il se peut, un malheureux.

MEGACLES.

Que dit Lycidas?

ALCANDRE.

Il ne répond rien à toutes les demandes qu'on lui fait. Digne du trépas, il paroît l'ignorer, ou ne pas le craindre. Baigné de larmes, il appelle son cher Megaclès : il le demande à tout le monde. Sa bouche ne prononce que ce nom.

MEGACLES.

Je n'y puis résister. Ah! par pitié, qui me conduira vers mon ami?

ARISTÉE.

Imprudent! quel est ton dessein? Mon pere sait que tu l'as trompé. Il sait que tu es Megaclès. En te présentant devant le Roi, tu te pers sans sauver ton ami.

MEGACLES.

MEGACLES.

Du moins, je périrai avec mon Prince.

ARISTÉE.

Ne vaudroit-il pas mieux que j'allaſſe chercher à appaiſer mon pere ?

MEGACLES.

Ah ! Princeſſe, daignez-vous porter juſques-là votre bonté ?

ARISTÉE.

Il n'eſt rien que je ne faſſe pour toi.

MEGACLES.

Généreuſe Ariſtée ! puiſſent les Dieux conſerver longtems vos reſpectables jours ! Dès le premier moment que je vous vis, je connus que vous étiez au-deſſus d'une mortelle. Allez, Princeſſe, je vous devrai tout.

ARISTÉE.

Je n'ai pas beſoin que tes diſcours m'excitent. Ce que tu peux deſirer eſt une loi pour moi.

Mes sentimens sont si liés aux tiens, que mon cœur éprouve tout ce que tu ressens. Je partage ta joye & ta douleur.

SCENE III.

MEGACLÈS, ARGENE.

MEGACLES.

DIeux! secondez sa compassion généreuse. Mais, hélas! pourra-t'elle calmer le courroux de son pere! Il a trop de raisons de punir le malheureux Lycidas. Cependant Clisthene aime sa fille. Elle en obtiendra tout. Ah! si mon espérance étoit trompée! Je voudrois être témoin de ce qui se passe, voir comment le Roi écoute Aristée. Argene je veux la suivre.

ARGENE.

ARGENE.

Pouvez-vous prendre tant d'intérêt à Lycidas? Il a laſſé les Dieux. Ils l'abandonnent à ſa deſtinée.

MEGACLES.

Je ceſſerois d'aimer Lycidas! je n'employerois pas tout pour le ſauver! Ah! je ſuis incapable de cette lâcheté.

Je l'ai ſuivi dans ſon bonheur, quand le ciel étoit ſerein pour lui. Je le ſuivrai dans les tempêtes. Le malheur fait connoître le cœur des faux amis. ainſi que le feu découvre toutes les impuretés qui environnoient l'or.

SCENE IV.

ARGENE. *Enſuite* AMYNTAS.

ARGENE, *ſeule.*

MAlgré moi la pitié entre dans mon ame. Je me livre en vain aux tranſports de la colere. Je le veux ; je le dois : mais ma bouche menace, & mon cœur ſoupire. Argene, aurois-tu tant de foibleſſe ! Non, ingrat ! non. Je déteſte ma pitié. Je ne veux plus voir tes traits qui m'avoient ſéduite. Je t'abhorre. Ta mort ſera le plus agréable ſpectacle pour mes yeux. Tu mourrois à côté de moi, ſans me faire verſer de larmes.

AMYNTAS.

Malheureux ! où fuirai-je ? O jour funeſte ! infortuné Lycidas !

ARGENE,

ARGENE.

Le traître eſt il puni?

AMYNTAS.

Il le ſera dans peu d'inſtant.

ARGENE

Amyntas, n'en croyez rien. Les méchans ont trop de compagnons. Jamais ils ne manquent d'être ſecourus.

AMYNTAS.

Il n'eſt point d'eſpérance. Les loix parlent contre lui. Le peuple veut ſa mort. Les Prêtres ont prononcé. La majeſté outragée demande le ſang. Celui qui trouble un ſacrifice, en devient la victime néceſſaire. La voix publique l'a condamné. Lycidas va être ſacrifié ſur l'autel de Jupiter. Le Roi doit être préſent, & mettre le fer ſacré entre les mains du Grand-Prêtre.

ARGENE.

Le décret ne peut-il ſe révoquer?

AMYNTAS.

Et comment ? le criminel eſt déja revêtu d'une robe blanche. Ses cheveux ſont couronnés de fleurs. O Dieux ! je l'ai vû conduire vers le temple. Ah ! peut-être y eſt-il déja arrivé, Argene, peut être en ce moment la hache fatale fait-elle couler ſon ſang.

ARGENE (*pleurant.*)

Prince malheureux !

AMYNTAS.

Inutiles larmes !

ARGENE.

Que fait Ariſtée ?

AMYNTAS.

Ariſtée n'a rien obtenu. Le Roi ne veut ou ne peut lui accorder la grace qu'elle demande.

ARGENE.

Et Megaclès ?

AMYNTAS.

Je l'ai vû s'avancer vers les gardes,

des qui conduiſoient la victime, demander a mourir au lieu de ſon ami. S'il n'étoit pas lui-même coupable, peut-être l'auroit-il obtenu. Mais un criminel ne peut mourir pour un autre.

ARGENE.

Il l'a du moins tenté. O courage! ô généroſité! Puis-je l'entendre ſans rougir! L'amitié a-t'elle donc plus de force que l'amour? Ah! tant de vértu excite la mienne. Argene, montre des ſentimens dignes de toi. Laiſſe un exemple à l'avenir; que la poſtérité t'admire, & ne puiſſe entendre ton nom ſans verſer des pleurs.

Une flamme inconnuë embraſe mon ame. Un Dieu m'inſpire: il m'échauffe, il m'éleve au-deſſus de moi-même. Fer, bandeau, hache ſacrée, pâles ombres, compagnes de la mort, je vous vois ſans terreur. (*Elle ſort.*)

SCENE V.

AMYNTAS, *seul.*

FUis, Amyntas. L'horreur & la mort habitent ce rivage. Dieux! où vais-je, ſans Lycidas? J'ai pris tant de ſoin de ſa jeuneſſe! Né d'un ſang inconnu, je l'ai placé dans le berceau des Rois. Je partirois ſans lui! Non. Allons au temple: expoſons-nous à toute la colere de Cliſthene. Partageons la peine que mérite le crime d'un infortuné; que du moins la douleur tranche mes jours en même-tems qu'il ceſſera de vivre.

Je ſuis ſemblable à un paſſager qui a fait naufrage ſur une mer inconnuë. En nageant, il combat contre la mort: tantôt il perd une planche qui le ſoutenoit; tantôt il ceſſe de

voir une étoile qui lui servoit de guide. Il perd enfin l'espérance, & s'abandonne aux ondes. (*Il sort.*)

SCENE VI.

Le Théatre représente la façade du temple de Jupiter Olympien. Au-devant est un autel où brûle le feu sacré. A l'entour est un bois d'olivier d'où se prennent les couronnes pour les Athlétes vainqueurs.

(CLISTHENE *descend du temple, précédé d'un peuple nombreux, de ses gardes, de* LYCIDAS *vêtu de blanc, & couronné de fleurs, d'*ALCANDRE, *& des Prêtres qui portent les instrumens du sacrifice.*)

CHŒUR.

PEre des Dieux, Dieu des Rois, suspendez votre foudre la terreur des mortels.

UNE

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Grand Jupiter, voyez couler le ſang de l'impie, dont la fureur inſenſée a outragé votre image.

CHŒUR.

Pere des Dieux, &c.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Que le téméraire meure, & qu'en mourant il emporte avec lui nos craintes & ſon crime.

CHŒUR.

Pere des Dieux, Dieu des Rois, ſuſpendez votre foudre la terreur des mortels.

CLISTHENE (*à Lycidas.*)

Infortuné jeune homme, tu touches au dernier inſtant de tes jours. Mais j'atteſte les Dieux que tu m'inſpires tant de pitié, que je n'oſe te regarder. Plût au ciel, que je puſſe diſſimuler ta faute! Mais, mon fils, je ne le puis. Je dois maintenir la majeſté du trône: je l'ai reçu entié-

re,

re, je dois la transmettre de même à mon successeur, ou la venger si on l'outrage. C'est un devoir triste, mais nécessaire pour les Souverains, de donner des bornes à la pitié. Je ne saurois t'accorder la vie. Mais si tu as quelque chose à demander, tu peux librement le faire. Je te jure de remplir tes souhaits. Parle, mon fils : dis ce que tu veux, & meurs tranquille.

LYCIDAS.

Mon pere, car vos discours sont plus d'un pere que d'un Juge & d'un Roi, je suis indigne de pardon : je n'en espere ni n'en demande : je refuserois le jour, si on me l'offroit. J'ai, dans le cours de ma vie, éprouvé le sort si contraire, que la mort me sera chere. L'unique objet de mes vœux, est de revoir mon ami, puisqu'il respire. C'est la grace que j'implore.

j'implore. Que je l'embraſſe, & je meurs content.

CLISTHENE.

Tu ſeras ſatisfait. Gardes, qu'on faſſe approcher Megaclès.

ALCANDRE (*à Cliſthene*)

Seigneur, vous verſez des larmes ! Quel excès de pitié s'empare de votre ame !

CLISTHENE.

Je te l'avoue, Alcandre. Je ne puis concevoir les mouvemens qui m'agitent J'en cherche inutilement la cauſe. Juſtes Dieux ! que m'annonce le trouble que je reſſens ?

D'où me vient un ſentiment ſi tendre ? Mon cœur s'émeut, mon ſang ſe glace. La pitié ſeule peut-elle exciter ces combats dans mon ame ?

SCENE

SCENE VII.

MEGACLÈS *conduit par les Gardes. Les précédens.*

LYCIDAS (*à Megaclès.*)

ILlustre modele d'une véritable amitié : viens mon cher Megaclès.

MEGACLES.

Ah! Prince, en quel état je vous retrouve !

LYCIDAS.

La joye de te revoir vivant, m'a-doucit l'horreur de la mort.

MEGACLES.

Que me sert une vie que j'offre en vain pour sauver la vôtre ? Mais, cher Lycidas, je ne vous survivrai pas. Nos ombres passeront ensemble la barque fatale.

LYCIDAS.

LYCIDAS.

Cher compagnon de mes plaisirs & de mes peines, le destin le veut, il faut nous séparer. Tu me vois prêt à finir mes jours. Dans ce dernier moment, donne-moi ta main & m'écoute. J'exige de toi une promesse, c'est de vivre; je t'en prie, je te l'ordonne. Ferme la paupiére de ton ami. Souviens-toi de Lycidas. Retourne en Crete. Apprens à mon pere..... Pere infortuné! tu n'es pas préparé à un coup si cruel! Apprens à mon pere le trépas de son fils; mais en lui racontant mon malheur, tâche d'en adoucir l'image. Prens soin d'un vieillard affligé. Console-le. Je te le recommande. Essuie ses pleurs. Tiens-lui lieu de fils

MEGACLES.

Vous me faites mourir.

CLISTHENE.

CLISTHENE (*à Alcandre.*)

Alcandre..... regarde ces embraſſemens réitérés, ces tendres ſoupirs, ces larmes qui ſe confondent. Je n'y puis réſiſter. Quelle eſt la force de l'humanité!

ALCANDRE (*à Cliſthene.*)

Seigneur, l'heure du ſacrifice ſe paſſe.

CLISTHENE.

Il eſt vrai. Miniſtres ſacrés, prenez la victime. Vous, Gardes, ſéparez le coupable de ſon ami. (*On ſépare Lycidas & Megaclès.*)

MEGACLES.

Barbares! Ah! vous m'arrachez le cœur.

LYCIDAS.

O mon ami.

MEGACLÈS.

O cher Prince!

ENSEMBLE.

Adieu.

CHŒUR.

CHŒUR.

Pere des Dieux, Dieu des Rois ; ſuſpendez votre foudre la terreur des mortels.

(*Pendant qu'on chante le Chœur, Lycidas ſe met à genoux au pied de l'autel. Le Roi prend la hache ſacrée qui lui eſt préſentée par un des Miniſtres du Temple.*)

CLISTHENE (*avant que de remettre la hache entre les mains du Grand-Prêtre.*)

Pere des hommes & des Dieux, tout-puiſſant Jupiter, dont les ordres reglent le mouvement des mers, de la terre & des cieux ; toi, qui remplis l'univers ; toi, qui tiens dans ta main la cauſe & la chaîne des événemens, reçois la victime qu'on va t'immoler : qu'elle puiſſe arrêter la foudre prête à tomber ſur nous.

SCENE

SCENE VIII.

ARGENE. *Les précédens.*

ARGENE (*interrompant le Roi.*)

ROi, arrêtez. Arrêtez, Miniſtres ſacrés.

CLISTHENE.

Quelle audace ! Nymphe, ignorez-vous quelle cérémonie vous oſez troubler.

ARGENE.

Je viens la rendre plus agréable à Jupiter. Je viens offrir une victime innocente & volontaire, qui a le courage & le deſir de s'offrir pour ce coupable.

CLISTHENE.

Quelle eſt-elle ?

ARGENE.

Moi.

MEGACLES (*à part.*)

O fidélité !

LYCIDAS (*à part.*)

O honte !

CLISTHENE (*à Argene.*)

Vous devriez être instruite, qu'il n'est pas permis au plus foible sexe de mourir pour le plus fort.

ARGENE.

Il n'est pas défendu à une épouse de mourir pour son époux. C'est ainsi qu'Alceste sauva les jours d'Almete. Cet exemple est devenu une loi parmi nous.

CLISTHENE.

Etes-vous épouse de Lycidas ?

ARGENE.

J'ai reçu sa main & sa foi.

CLISTHENE.

Lycoris, devrois-je vous écouter ? Vous, bergere, vous seriez....!

ARGENE.

Je ne suis point bergere. Mon nom

nom eſt Argene. Mon ſang eſt depuis longtems illuſtre dans la Crete. Lycidas ſait que je dis la vérité.

LYCIDAS. (*à part.*)

Pour la ſauver, je dois la démentir. (*haut.*) Je ne ſais ce qu'elle veut dire.

ARGENE (*à Lycidas.*)

Ingrat! tu peux le nier! Si tu ne veux pas me reconnoître, reconnois les dons que tu m'as faits. Voici le collier d'or que tu me donnas dans le moment funeſte, où tu me juras de me prendre pour épouſe. Souviens-toi que tu m'en ornas toi-même.

LYCIDAS (*à part.*)

Il eſt trop vrai.

ARGENE (*à Cliſthene.*)

Seigneur, daignez le regarder.

CLISTHENE.

Gardes, qu'on la faſſe ſortir.

ARGENE.

Peuple, Miniſtres ſacrés, Dieux éternels, s'il en eſt quelqu'un qui aſſiſte à un ſacrifice injuſte, je jure devant vous que je ſuis épouſe de Lycidas; que je veux vivre pour lui.... (*à Ariſtée qui entre.*) Princeſſe, venez me protéger. Votre pere refuſe de m'entendre.

SCENE IX.

ARISTÉE. *Les précédens.*

ARISTÉE.

MOn pere, croyez qu'elle mérite votre pitié.

CLISTHENE.

Puis-je croire les fables qu'elle débite ? (*à Argene.*) Parlez; j'y conſens : mais point de longs diſcours.

cours. N'abuſez pas de ma patience.

ARGENE (*preſentant le collier à Cliſthene.*)

C'eſt ce collier qui doit parler pour moi. Les Nymphes d'Elide portent-elles de ſemblables ornemens?

CLISTHENE.

Que vois-je? Alcandre, reconnois-tu ce collier?

ALCANDRE.

C'eſt celui qui ornoit le col de votre fils, quand vous m'ordonnâtes de l'expoſer ſur les ondes.

CLISTHENE.

Lycidas.... je tremble. Lycidas, leve-toi: regarde.... Eſt-il vrai....?

LYCIDAS.

Quand cela ſeroit vrai, ce n'eſt pas une raiſon pour qu'elle meure en ma place. Ma promeſſe fut ſecrete & n'eut point d'effet. Il n'y eut

eut point d'hymen entre nous.

CLISTHENE (*à Lycidas*)

Je te demande seulement si tu lui as donné ce collier.

LYCIDAS.

Oui, Seigneur.

CLISTHENE.

De qui le tenois-tu?

LYCIDAS.

d'Amyntas.

CLISTHENE.

Qui est cet Amyntas?

LYCIDAS.

Celui à qui mon pere avoit confié ma jeunesse.

CLISTHENE.

Où est-il?

LYCIDAS.

Il est venu avec moi en Elide.

CLISTHENE.

Qu'on le cherche.

ARGENE.

Seigneur, le voici.

SCENE

SCENE X. & derniere.

AMYNTAS (*courant embrasser Lycidas.*)

AH! Lycidas....

CLISTHENE.

Arrête. Réponds, & songe à ne point déguiser la vérité. D'où te venoit ce collier?

AMYNTAS.

Seigneur, cinq lustres se sont écoulés, depuis qu'un inconnu me le donna.

CLISTHENE.

En quel lieu?

AMYNTAS.

Près de Corinthe, dans l'endroit où l'Asope vient se jetter dans la mer.

ALCANDRE.

ALCANDRE (*regardant Amyntas attentivement.*)

Que vois-je ! je crois reconnoître ces traits Je ne me trompe pas. C'eſt lui-même. (*ſe jettant aux pieds du Roi.*) Seigneur, je confeſſe ma faute. Pardonnez.... Je vais tout vous dire.

CLISTHENE (*à Alcandre.*)

Leve toi. Parle.

ALCANDRE.

Quand vous m'ordonnâtes d'expoſer votre fils, la pitié me retint. Cet étranger inconnu s'offrit à mes yeux. Je le lui remis, comptant qu'il le porteroit dans quelque pays éloigné.

CLISTHENE.

Et cet enfant, où eſt-il ? Amyntas, qu'en avez-vous fait ?

AMYNTAS (*à part.*)

Seigneur.... (quel ſecret vais-je découvrir !)

CLISTHENE

CLISTHENE (*à Amyntas.*)

Tu pâlis. Parle. Où eſt-il ? Crains d'ajouter à ta premiere faute.

AMYNTAS.

Seigneur, il eſt devant vos yeux ; vous le voyez en Lycidas.

CLISTHENE.

Que dis-tu ? Lycidas n'eſt-il pas le Prince de Crete ?

AMYNTAS.

Le véritable Prince de Crete finit ſes jours au berceau. Dans ce même tems je revenois en Crete avec Lycidas. Il étoit du même âge. Je l'offris au Roi affligé. Par mon conſeil Lycidas remplit la place du fils qu'il venoit de perdre, & fut élevé pour régner.

CLISTHENE (*embraſſant Lycidas.*)

O Dieux ! c'eſt Philinte, c'eſt mon fils.

ARISTÉE.

Ciel !

LYCIDAS.

Moi, votre fils !

CLISTHENE.

Oui, toi-même. Tu vis le jour en même-tems qu'Ariſtée. L'Oracle de Delphes m'annonça que j'avois à craindre de toi un parricide. Je te fis expoſer.

LYCIDAS.

Je ne m'étonne plus de l'horreur qui m'a glacé, quand j'ai levé le bras pour vous frapper.

CLISTHENE.

Je reconnois la cauſe de la pitié que j'ai reſſentie pour toi.

AMYNTAS.

Heureux pere !

ALCANDRE (*à Cliſthene.*)

Seigneur, que de bonheur vous pouvez répandre à la fois en ce jour!

CLISTHENE.

Quel ſeroit mon contentement ! Je voudrois unir mon fils avec Argene,

Argene, Megaclès avec Aristée. Mais mon fils a mérité la mort.

MEGACLES.

Reconnu votre fils, il n'est plus coupable.

CLISTHENE.

La liberté de commettre des fautes est-elle donnée à mon sang? Aujourd'hui que chacun est venu en ces lieux montrer son courage, donnerai-je seul un exemple de foiblesse? Non, l'univers n'aura point ce reproche à me faire. Ministres du Temple, rallumez le feu sacré. Toi, mon fils, meurs. Bientôt je te suivrai.

AMYNTAS.

Inhumaine justice!

ALCANDRE.

Vertu barbare!

MEGACLES (*à Clisthene.*)

Arrêtez, Seigneur, vous ne pouvez le condamner. Vous êtes Roi à

Sicyone, mais non à Olympie. D'ailleurs, le jour où vous préſidez aux Jeux eſt expiré. Le coupable doit être remis au jugement public.

CLISTHENE.

Eh bien donc, qu'il prononce. Je n'employe en faveur de mon fils, ni autorité, ni priéres.

CHŒUR DES PRESTRES ET DU PEUPLE.

Que Lycidas vive. Le punir, ce ſeroit faire retomber ſur un pere innocent le châtiment d'un fils coupable. Tant d'horreur ne doit point ſouiller la pompe ſacrée de ce grand jour.

FIN.

ANTIGONE.

ANTIGONE.

SUJET.

ANtigone-Gonatas, Roi de Macédoine, amoureux de Berenice, Princesse d'Egypte, la souhaita, & l'obtint pour épouse. Le jour étoit déja marqué pour célébrer cet hymenée; mais au lieu des plaisirs qu'Antigone s'en promettoit, il trouva une source de malheurs & de chagrins domestiques. Un amour mutuel enflamma Berenice & Démetrius fils d'Antigone. Le Roi l'ayant découvert, emporté par la jalousie, exila le jeune Prince qui, jusqu'à ce moment, avoit été l'objet de sa tendresse, & l'espérance du Royaume.

Cependant Alexandre, Roi d'Epire, à qui Berenice avoit été refusée, ne pouvant souffrir qu'un autre la possédât, envahit la Macédoine. Il défit

défit Antigone, & le fit prisonnier dans Thessalonique.

Démetrius accourut de son exil au secours de son pere. Sa valeur & sa prudence firent recouvrer à Antigone sa liberté & son Royaume. Ses services ne le rendant pas moins soumis, il voulut retourner au lieu de son exil; mais son pere, touché de tant de preuves d'obéissance, de respect & de tendresse, l'embrassa, le retint, & lui céda Berenice.

ACTEURS.

ANTIGONE, Roi de Macédoine.
BERENICE, Princeſſe d'Egypte.
ISMENE, fille d'Antigone.
ALEXANDRE, Roi d'Epire.
DÉMETRIUS, fils d'Antigone.
CLÉARQUE, Général d'Alexandre, ami de Démetrius.

La Scene eſt à Theſſalonique, ville maritime de Macédoine.

ACTE

ANTIGONE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente un endroit ſolitaire des jardins du Palais.

BERENICE, ISMENE.

ISMENE.

BErenice, vous ne m'ouvrez pas entiérement votre cœur. Vous me déguiſez la véritable ſource de vos larmes.

BERENICE.

BERENICE.

Vous savez mes malheurs. Ne vous semblent-ils pas assez grands ? Je quitte l'Egypte pour venir partager le lit & le trône du Roi votre pere. Arrivée à peine dans ce palais, Antigone devient jaloux de son fils. Mon innocence ne m'empêche point d'être soupçonnée. Sans être coupable, le Prince est exilé. Ce n'est pas tout encore. Alexandre, à qui on a refusé ma main, apprend qu'Antigone va être mon époux. Amant & outragé, jeune & Roi, il arme l'Epire, il inonde la Macédoine, & vole pour me disputer à mon rival. Antigone court s'opposer à son ennemi. Il me laisse sans achever notre hymen. Ni épouse, ni Reine, je demeure seule dans une terre étrangere. J'attens, en tremblant, quel sera le destin d'Antigone. Je sai que c'est pour moi qu'il

qu'il s'eſt privé d'un fils dont la valeur lui eût été utile. J'ai apporté dans cette Cour les diviſions domeſtiques & une guerre étrangere. Je ſuis le malheureux flambeau qui a allumé ces incendies. N'en eſt-ce pas aſſez ? Quelle autre cauſe cherchez-vous à ma douleur ?

ISMENE.

Ces ſentimens généreux ſont dignes de vous. Mais, vous le dirai-je ? Un chagrin fondé ſur la raiſon conſerve toujours le caractere tranquille de ſon origine ; & quand l'agitation de l'ame va juſqu'à l'excès, c'eſt au cœur & non à l'eſprit qu'on doit l'attribuer.

BERENICE.

Vous me croiriez capable d'écouter des ſentimens contraires à la raiſon !

ISMENE.

Eſt-ce vous offenſer, que de craindre

dre pour vous ce que j'éprouve moi-même ? Je dois haïr Alexandre : c'eſt l'ennemi de mon pere ; c'eſt un infidéle. Je le voudrois ; j'y fais tous mes efforts ; & je ne puis.

BERENICE.

En quoi ma ſituation reſſemble-t'elle à la vôtre ?

ISMENE.

Démetrius a peut-être ſurpris votre cœur, ainſi qu'Alexandre a ſurpris le mien.

BERENICE.

Démetrius ! d'où vous vient un ſoupçon ſi cruel ?

ISMENE.

De vous entendre ſouvent parler de lui, de vous voir prendre part à ſon ſort, de ſavoir qu'il vous vît en Egypte, & fut charmé de vos appas ; mais plus encore que tout le reſte, du courroux de mon pere.

BERENICE.

BERENICE.

Eſt-ce d'aujourd hui qu'Antigone montre un caractere jaloux ?

ISMENE.

J'avoue que cette malheureuſe paſſion fut toujours le ſeul défaut de ce héros. Mais il chériſſoit Démetrius. Démetrius étoit ſa ſeule eſpérance. Comment concevoir le motif qui l'a déterminé à l'exiler ? Ah ! l'amour eſt rarement prudent. Un regard, un ſoupir a pû trahir le ſecret de vos cœurs.

BERENICE.

Princeſſe, ne me faites point l'injure de le croire. Deſtinée au pere, je pourrois aimer le fils !

ISMENE.

Ce fils a tout ce qui peut plaire. Quelle vertu pourroit réſiſter à un Prince auſſi aimable ? Il unit aux graces de la jeuneſſe les qualités les plus eſtimables. De quelque beauté que

la nature l'ait orné, ſon ame eſt encore plus belle. Prince, ami, citoyen, guerrier....

BERENICE.

Iſmene, n'en dites pas davantage; ces louanges ſont inutiles. Je ne veux m'occuper que de l'époux que les Dieux m'ont deſtiné; mon cœur ne doit avoir de ſentimens que pour lui.

ISMENE.

Regle-t'on ſon cœur ſuivant ſa volonté? On ſe pare en vain d'une fierté qui ne trompe perſonne. Les amans qui cherchent à en impoſer par de tels diſcours, ſont ſemblables à un priſonnier qui, chargé de fers, vanteroit ſa liberté.

SCENE

SCENE II.

BERENICE. *Ensuite* DÉMETRIUS.

BERENICE.

MOi, amante de Démetrius ! Justes Dieux, qui voyez mon cœur ; vous savez si jamais je lui parlai d'amour, si jamais ce Prince m'a dit qu'il m'aimât. Je l'ai admiré ; qui ne l'admire pas ? J'ai pleuré son malheur ; à qui n'a-t'il pas fait verser des larmes ? J'en ai été trop touchée peut-être. Ah ! qui peut prescrire des bornes à la pitié ?... Que vois-je ! O Ciel ! Démetrius ! Qui l'amène ? Quel trouble m'agite moi-même ! (*à Démetrius.*) Prince, osez-vous paroître en ces lieux, contre l'ordre de votre pere.

DÉMETRIUS.

DÉMETRIUS.

Ah ! Bernice : venez, fuyez ; suivez mes pas.

BERENICE.

Moi ! fuir avec vous ! Prince ; que me proposez-vous !

DEMETRIUS.

Tout est perdu. Mon pere est vaincu. Ses troupes sont massacrées ou en fuite. Le vainqueur avance vers ces murs.

BERENICE.

Dieux ! où est Antigone ?

DEMETRIUS.

Je n'ai pû le savoir. Mais si mon pere est mort, qu'Alexandre tremble. Il me fera raison.... De grace, suivez-moi sans différer.

BERENICE.

Prince, ne songez qu'à vous. Laissez aux Dieux le soin d'une infortunée.

DÉMETRIUS.

Je vous abandonnerois dans le danger qui vous menace!

BERENICE.

Mon danger le plus grand seroit d'exposer ma gloire en vous suivant. J'autoriserois l'envie à l'attaquer. Déja votre retour peut lui donner sujet de parler. Partez, Seigneur, respectez l'ordre d'un pere. Respectez la gloire de Berenice.

DÉMETRIUS.

Mes desirs ne tendent qu'à vous conserver à mon pere, à le venger & à mourir. Souffrez que je vous conduise en un lieu où vous n'ayez rien à redouter. Ensuite je vous promets de ne plus m'offrir à vos yeux.

BERENICE.

Vous avez fait au Roi la même promesse.

DÉMETRIUS.

Si j'y ai manqué, c'étoit pour lui

sauver le jour. Il cesseroit de vivre, s'il vous perdoit. Ah! vous ignorez quel amour vous inspirez. Le Ciel a trop rassemblé ses dons sur vous Berenice, qui peut vous voir, & ne vous pas aimer; vous perdre, & ne pas mourir?

BERENICE.

Prince!

DÉMETRIUS (*à part.*)

Qu'ai-je dit?

BERENICE (*d'un ton sévere.*)

Votre zèle est trop empressé.

DÉMETRIUS.

Madame, ne vous offensez pas: ce zèle est celui d'un fils, & non d'un amant.

BERENICE.

C'est assez: laissez-moi seule.

DÉMETRIUS.

Du moins....

BERENICE.

Je ne veux plus vous entendre.

DÉMETRIUS.

DÉMETRIUS.

Quelle faute ai-je commise ?

BERENICE.

Ah ! sortez. Antigone peut venir. S'il vous trouvoit en ces lieux, quel seroit son courroux. Votre danger ! N'aurois-je pas à rougir moi-même !

DÉMETRIUS.

Il faut donc....

BERENICE.

Prince, éloignez-vous.

DÉMETRIUS.

Je vous fuis à ce point odieux !

BERENICE.

Le Roi paroît. Fuyez.

DÉMETRIUS.

Il n'en est plus tems.

BERENICE.

O Dieux !

SCENE III.

ANTIGONE. *Suite. Les précédens.*

ANTIGONE.

JE la vois. Le ciel ne me lance donc pas tous les traits de ſa colere. Berenice me reſte. Il me laiſſe le plus cher de mes biens. Chere épouſe..... (*appercevant Démétrius.*) Que vois-je! Démétrius avec vous! Eſt-ce ainſi que je ſuis obéi?

BERENICE (*avec trouble*)

Seigneur.... Il n'eſt venu... Je vais vous expliquer....

ANTIGONE.

Votre trouble m'inſtruit aſſez. (*à Démétrius.*) Et toi, parjure!...

DÉMETRIUS

Mon pere, ſi j'ai violé vos ordres...

ANTIGONE.

ANTIGONE.

Sors.

DÉMETRIUS.

J'obéis. Mais ſachez du moins....

ANTIGONE.

Je t'ordonne de partir, & non de t'excuſer.

BERENICE (*à part.*)

O pere trop ſévere !

DÉMETRIUS.

Le reſpect me force au ſilence. Cependant je ne mérite point d'être appellé parjure. Je ſuis un fils malheureux, mais un fils fidéle. Le ſort peut tout me ravir ; mais il ne peut m'ôter un nom ſi cher à mon cœur. (*Il ſort.*)

SCENE

SCENE IV.

ANTIGONE, BERENICE, DÉMETRIUS *revient pendant cette Scene.*

BERENICE (*à part.*)

PRince infortuné !

ANTIGONE.

Pourquoi gardez-vous le silence ? Vous pouvez maintenant parler. Calmez mes transports jaloux. Ingrate ! pour vous je pers un Royaume sans me plaindre. Berenice me tient lieu de tout ce que le destin peut m'enlever. Mais pourquoi séduire, pourquoi révolter contre moi un fils soumis, qui me fut cher, qui fit toute ma gloire ? Cruelle, trouvez-vous du plaisir à voir mon cœur déchiré par les combats que s'y

s'y livrent le pere & le rival?

BERENICE.

Seigneur, ceſſez de vous tourmenter en vain; je vous ai promis ma main; je ſuis prête à vous ſuivre à l'autel. Pour votre fils, il eſt toujours digne de votre tendreſſe. Le deſſein de vous ſecourir l'a ſeul conduit en ces lieux. Déſormais il ne paroîtra plus où je ſerai.

DÉMETRIUS (*s'avançant.*)

Mon pere....

ANTIGONE.

Téméraire! tu oſes encore te montrer à mes yeux!

DÉMETRIUS.

Otez-moi la vie, vous en êtes le maître. Mais, Seigneur, de grace, ſauvez-vous. Alexandre triomphant entre dans le port. Il eſt ſuivi de mille vaiſſeaux. La crainte a fait fuir ceux qui vous étoient fidéles. La ville, le palais eſt ſans défenſeurs.

Si

Si vous différez de vous éloigner ; vous tombez au pouvoir du vainqueur. J'ai désobéi, je l'avoue ; mais j'ai dû vous sauver. C'étoit pour moi un devoir sacré Si le remplir me rend criminel, je suis digne d'excuse. (I *sort.*)

BERENICE (*à part.*)

O cœur noble & généreux !

ANTIGONE (*à Berenice.*)

Si vous daignez suivre la fortune d'un malheureux, je puis, par un chemin sûr, vous tirer de ces lieux.

BERENICE.

Mon sort doit être celui de mon époux.

ANTIGONE.

Ah ! dans l'excès de mon infortune, vous me faites trouver le bonheur. Allons..... Mais je ne dois point abandonner Ismene. Cherchons-la. Mais en tardant à partir ; j'ai lieu de craindre... (*à sa suite.*) Amis,

Amis, je vous suivrai avec ma fille. Vous, cependant, allez, conduisez Berenice vers la mer. Dieux, laissez-vous un moment attendrir, du moins en faveur de Berenice.

La beauté est un rayon divin, dont la force pénetre nos ames. Le destin même doit la respecter. Dieux! Si deux beaux yeux ne peuvent désarmer votre courroux, qui osera implorer votre pitié?

SCENE V.

BERENICE, *seule.*

PArmi tant de troubles, que va devenir Démetrius? Exilé, accablé de douleur.... Hélas! je m'occupe toujours de lui. Son nom est sans cesse à ma bouche. O Dieux! Quel est le sentiment que j'éprouve, si ce n'est pas de l'amour?

Amour ! Ah ! si c'est toi que je ressens, cache-toi au fond de mon cœur. Si je n'ai pû t'empêcher d'y entrer, du moins je veux te forcer d'y mourir inconnu.

SCENE VI.

Le Théatre représente le port de Thessalonique. On voit un grand nombre de vaisseaux desquels sortent les Epirotes.

ALEXANDRE, CLÉARQUE.

CLÉARQUE.

SEigneur, tout cede à votre fortune. Tandis que vos vaisseaux vous soumettoient la mer, j'ai conduit votre armée dans ces campagnes. Aucun ennemi n'a osé s'approcher de vos étendarts. Les chemins vous

sont

ſont ouverts au trône de Macédoine.

ALEXANDRE.

Combien plus je chérirois mon triomphe, ſi je devois à mes exploits ce qu'un ſort favorable enléve à ma valeur ! Mais, qu'eſt devenu Antigone ?

CLÉARQUE.

Je n'en ai rien appris. Peut-être a-t'il ceſſé de vivre.

ALEXANDRE.

Ah ! je pers ma plus grande conquête.

CLÉARQUE.

Mais non pas la plus belle. Berenice eſt en votre pouvoir.

ALEXANDRE.

Eſt-il bien vrai ?

CLÉARQUE.

Je l'ai ſurpriſe comme elle fuyoit. On va vous l'amener. Je l'ai devancée de peu d'inſtans.

ALEXANDRE.

Ah ! tous mes vœux ſont remplis. Courons....

CLÉARQUE.

Arrêtez, Seigneur, un bruit d'armes ſe fait entendre

SCENE VII.

ISMENE *éperdue.* ANTIGONE *ſe défendant contre des ſoldats Epirotes. Les précédens.*

ISMENE.

ALexandre, ſauvez les jours de mon pere.

ALEXANDRE.

Où eſt-il ?

ANTIGONE (*ſe défendant.*)

Superbes, je ne ſuis pas encore vaincu.

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Guerriers, arrêtez. Qu'on respecte la vie d'Antigone.

ANTIGONE.

Don cruel, que je tiens d'un ennemi !

ALEXANDRE.

En devenant vainqueur, j'ai oublié ce nom. Mon triomphe a éteint mon courroux.

ANTIGONE.

Tu ne peux vaincre mon ressentiment. Mais, ô Dieux ! Berenice prisonniére ! A ce coup toute ma constance m'abandonne.

SCENE VIII.

BERENICE *conduite par des Gardes. Les précédens.*

BERENICE.

ALexandre, je me vois dans vos fers, & je ne puis le croire. S'armer contre celle qu'on aime, eſt un moyen nouveau de gagner un cœur.

ANTIGONE (*à part.*)

Mille furies me déchirent.

ALEXANDRE.

Adorable Princeſſe, jettez les yeux ſur moi, & jugez qui de nous deux eſt captif.

ISMENE (*à part.*)

Infidéle!

ANTIGONE (*à part.*)

Audacieux!

ALEXANDRE.

ALEXANDRE (*à Berenice.*)

Je vous offre une main ornée de deux ſceptres. Je veux que la Macédoine & l'Epire adorent en vous mon épouſe & leur Reine. Allons, Madame; un moment de délai eſt pour moi un ſupplice. J'ai aſſez longtems ſoupiré.

ANTIGONE (*voulant ſe frapper.*)

Il eſt tems de mourir.

ISMENE (*l'arrêtant.*)

Mon pere, que faites-vous?

ALEXANDRE.

Quelle fureur! Qu'on le déſarme.

ANTIGONE.

Quoi! tu m'ôtes juſqu'à la liberté de mourir!

ALEXANDRE.

Antigone, je rougis des tranſports où vous vous abandonnez. Qui eſt né pour régner, doit ſupporter avec plus de conſtance les outrages du ſort.

ANTIGONE.

Quand on perd son unique espérance, vivre est l'effet de la lâcheté, & non de la constance.

ALEXANDRE.

Consolez-vous. On s'oppose vainement aux décrets du destin. Il répand un voile ténébreux sur les événemens humains. Les nœuds de l'hymen se forment dans le Ciel.

ANTIGONE (*à part.*)

Je frémis.

ALEXANDRE.

Berenice, allons. Que dans le temple votre main m'assure de votre amour.

BERENICE.

Vous l'espérez en vain. J'ai promis ma foi à Antigone. Vous le savez.

ANTIGONE (*à part.*)

Je respire.

ALEXANDRE.

L'autel n'a pas reçu vos sermens.

Un

Un nœud ſacré ne vous lie pas encore.

BERENICE.

Pour mes pareils, une promeſſe ſuffit.

ANTIGONE (*à part.*)

Quel eſt mon contentement ?

ALEXANDRE.

Antigone peut dégager votre foi.

BERENICE.

Je n'y conſentirois pas.

ALEXANDRE (*immobile de ſurpriſe.*)

Qu'entens je ?

ANTIGONE (*à Alexandre.*)

De quel étonnement vous vois-je frappé ! Une pâleur ſoudaine ſe répand ſur votre front. Qui eſt né pour régner, doit ſupporter avec plus de conſtance les outrages du ſort.

ALEXANDRE (*à part*)

O Dieux !

ANTIGONE.

Consolez-vous. Vous savez qu'on s'oppose vainement aux décrets du destin.

ALEXANDRE.

Je ne suis point venu chercher ici des outrages & des insultes.

ANTIGONE.

Un voile ténébreux couvre les événemens humains. Les nœuds de l'hymen se forment dans le Ciel.

ALEXANDRE.

Gardes, qu'on ôte de mes yeux ce téméraire.

ANTIGONE.

Je brave le sort qui me poursuit ; il ne peut plus me rendre malheureux.

Tu m'as ravi ma couronne. Tu as la gloire d'avoir triomphé de moi. Mais tu es forcé de me céder l'empire de ce cœur. Que tout amant fidèle

fidéle juge qui eſt le plus digne d'envie du vaincu ou du vainqueur.

SCENE IX.

BERENICE, ALEXANDRE, ISMENE, CLÉARQUE.

ISMENE.

PUis-je eſpérer qu'Alexandre daigne m'entendre?

ALEXANDRE (*à part.*)

Elle veut me parler de ſon amour.

ISMENE.

Vous ne m'écoutez pas!

ALEXANDRE.

Vous allez m'accabler de reproches. En eſt ce le moment?

ISMENE.

Tout ce que je vous demande, eſt qu'il me ſoit permis de me rendre près de mon pere.

ALEXANDRE.

ALEXANDRE (*à sa suite.*)

Qu'on laisse partir Ismene en liberté.

ISMENE.

Il est bien vrai que la plus simple parole semble toujours une accusation à qui se sent coupable.

Je ne veux rien de vous, que la grace de mourir près de l'auteur de mes jours. Ne craignez point que je vous demande jamais d'autre faveur. Jurez de l'amour à qui vous voudrez. Je ne prétens pas à un cœur qui fait gloire d'être infidéle.

SCENE

SCENE X.

BERENICE, ALEXANDRE, CLÉARQUE.

ALEXANDRE.

CLéarque, qu'on conduiſe Berenice au palais. (*à Berenice.*) Vous, Madame....

BERENICE.

Seigneur.

ALEXANDRE.

Daignez m'écouter. Je vous laiſſe le tems d'examiner quel parti vous devez prendre. Les premiéres réſolutions ne ſont pas toujours les plus ſages.

Songez mieux aux offres que vous fait un Roi victorieux. Souvenez-vous que je vous aime ; mais n'oubliez pas que je ſuis Souverain. Rarement

rement un Monarque ſoupire vainement, & le chemin n'eſt pas long de l'amour à la colere.

SCENE XI.

BERENICE, CLÉARQUE, *Gardes. Enſuite* DÉMETRIUS.

BERENICE (*à part.*)

DÉmetrius eſt éloigné des dangers qui nous environnent. Mon cœur n'a point à trembler pour lui.

DÉMETRIUS.

Qui m'inſtruira du ſort de mon pere?.... Ah! Princeſſe, vous n'avez point fui de ces lieux!

BERENICE.

Vous y revenez encore!

DÉMETRIUS.

J'ai donc vainement eſpéré....

Mais

Mais eſt-ce Cléarque que je vois ? Quelle heureuſe rencontre ! Quel ſecours le ciel m'envoye ! Cher ami, embraſſe-moi....

CLÉARQUE.

N'approchez pas. Votre habillement m'apprend que vous êtes Macédonien. Je ſai comment je dois traiter les ennemis de mon Roi.

DÉMETRIUS.

Tu ne me reconnois pas !

CLÉARQUE.

Jamais je ne vous vis.

DÉMETRIUS.

O Dieux ! Je ſuis....:

CLÉARQUE.

Vos diſcours ſont inutiles. Donnez-moi votre épée.

DÉMETRIUS.

Que dis-tu ?

CLÉARQUE.

Vous êtes priſonnier d'Alexandre.

DÉMETRIUS.

DÉMETRIUS.

Eſt-ce là la récompenſe de mes bienfaits?

CLÉARQUE.

Je ne vous entens point.

DÉMETRIUS.

Ingrat! Je veux auparavant t'arracher la vie que je t'ai ſauvée.

BERENICE (*à Démetrius.*)

Prince, modérez ces tranſports. Cédez au ſort. Songez à conſerver vos jours. Rendez votre épée; je vous l'ordonne.

DÉMETRIUS (*donnant ſon épée à Cléarque.*)

Indigne, la voilà.

BERENICE (*à Cléarque.*)

Guerrier, excuſez l'impétuoſité de ſa jeuneſſe.

CLÉARQUE (*aux Gardes.*)

Allez, conduiſez Berenice. Je vous ſuis.

BERENICE.

BERENICE (*à Cléarque.*)

Ami, je vous recommande ce prisonnier. Il vous a offensé ; mais un malheur extrême trouble la raison. Si je pouvois vous dire quelles sont nos infortunes, vous verriez qu'elles sont capables de s'attirer la pitié de nos ennemis.

O Dieux ! Quelle barbare peine de se sentir mourir sans pouvoir se plaindre ! Les pleurs & les plaintes sont une espece de plaisir & de soulagement. Mais il est trop cruel d'être contraint à garder le silence, au moment même qu'on se voit prêt d'expirer.

SCENE XII.

DÉMETRIUS, CLÉARQUE.

DÉMETRIUS.

IL n'eſt donc plus ſur la terre de reconnoiſſance, de fidélité, d'amitié!

CLÉARQUE.

Enfin, nous ſommes ſeuls. Seigneur, reprenez cette invincible épée. Permettez que je vous embraſſe.

DÉMETRIUS.

Quoi?....

CLÉARQUE.

J'ai été obligé de feindre. J'ai dû attendre que les Gardes fuſſent éloignés. Autrement je me perdois ſans vous ſauver.

DÉMETRIUS.

Ah! je t'ai outragé à tort.....

CLÉARQUE.

CLÉARQUE.

Ici le danger eſt trop grand pour vous. Fuyez ; réſervez-vous à un ſort plus heureux, cher Prince, & une autrefois ne ſoyez pas ſi prompt à m'accuſer d'ingratitude.

DÉMETRIUS.

Ecoute-moi.

CLÉARQUE.

Je ne puis.

DÉMETRIUS.

Dis-moi du moins ce qu'eſt devenu mon pere.

CLÉARQUE.

Votre pere eſt priſonnier. Fuyez. Sauvez-vous. Adieu.

SCENE XIII.

DÉMETRIUS, *ſeul.*

QUe je fuye ! que je laiſſe mon pere dans les fers ! Ah ! ſi je pou-

vois aimer la vie jusqu'à ce point ; je m'en rendrois indigne.

O mon pere, nous combattrons ensemble le destin cruel qui te poursuit. Que serviroit à ma tendresse de fuir tes chaînes ? Si mes mains ne les portoient pas, mon cœur n'en sentiroit pas moins le poids.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente un appartement.

ALEXANDRE. *Enſuite* CLÉARQUE.

ALEXANDRE.

SOuffrirai-je qu'un ennemi vaincu & dans les fers oſe m'inſulter ! Non ; je veux qu'Antigone apprenne à reſpecter dans ſon vainqueur la faveur des Dieux.

CLÉARQUE.

Seigneur, un étranger demande à ſe jetter à vos pieds.

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Quel eſt il?

CLÉARQUE.

Je ne l'ai point vû. Suivant le rapport de vos Gardes, il paroît d'un rang élevé. Il raît ſon nom, & ne veut ſe découvrir qu'à vous.

ALEXANDRE.

Qu'il vienne.

CLÉARQUE (*aux Gardes.*)

Vous entendez l'ordre du Roi. Qu'on faſſe entrer l'étranger. Seigneur, pardonnez à mon zèle. Au comble du bonheur, qui peut cauſer votre triſteſſe?

ALEXANDRE.

N'as-tu pas été témoin du refus de Berenice?

CLÉARQUE.

Déſeſperer de vaincre la rigueur d'une belle qui affecte de ſe défendre, c'eſt mal connoître les myſteres de l'amour.

Deux

Deux beaux yeux s'arment souvent de sévérité; mais ce n'est pas de la cruauté. Les belles savent bien que la modestie relève le prix de la beauté. (*Il sort.*)

SCENE II.

ALEXANDRE, DÉMETRIUS.

(*Il entre par le côté opposé à celui d'où est sorti Cléarque.*)

ALEXANDRE, *seul.*

LEs superbes discours d'Antigone, ses railleries insultantes me sont sans cesse présentes. Si je ne l'en punis....

DÉMETRIUS.

Héros de l'Epire, recevez l'hommage volontaire d'un nouvel adorateur.

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Qui es-tu ?

DÉMETRIUS.

Je suis l'infortuné Démetrius.

ALEXANDRE.

Le fils d'Antigone !

DÉMETRIUS.

Oui, Seigneur.

ALEXANDRE.

Comment oses-tu te présenter devant un ennemi vainqueur ?

DÉMETRIUS.

Je juge de ta vertu par ta grandeur. Me fiant à un Roi, je n'ai rien à redouter.

ALEXANDRE (*à part.*)

Quelle noble audace !

DÉMETRIUS.

Je te demande la liberté de mon pere. Mais je viens me rendre prisonnier en sa place. Veux-tu un ôtage ? je le suis : Te faut-il une victime ? je suis prêt à mourir. Je sais que

que mes jours ne peuvent payer ceux d'Antigone. Mais l'inégalité de l'échange eſt compenſée par le malheur de mon pere, par la magnanimité d'Alexandre, & par ma douleur.

ALEXANDRE (*à part.*)

O tendreſſe filiale que j'admire! (*haut.*) On diſoit que ton pere t'avoit banni de ſa préſence.

DÉMETRIUS.

Il n'eſt que trop vrai.

ALEXANDRE.

Et, malgré une dureté dont tu as à te plaindre, tu viens....

DÉMETRIUS.

Il a peut-être raiſon de me haïr. Cependant ſi j'ai eu le malheur de l'offenſer, je jure devant tous les Dieux que ma faute a été involontaire. Je mourrois plutôt que de devenir coupable envers lui. Mais quand ſa haine ſeroit injuſte, mes

sentimens ne changeroient pas.

ALEXANDRE (*à part.*)

O fils généreux !

DÉMETRIUS.

Tu ne me répons pas ! Ma demande t'irrite .... Mais non, je ne saurois le croire. Souviens-toi que je suis fils. Ce nom excuse mon audace. Le ciel, la nature, la tendresse, le sang, tout porte à prendre la défense d'un pere. Nous devons tout à qui nous donna la vie.

ALEXANDRE.

Viens dans mes bras. Console-toi. Tu reverras ton pere en liberté. Je veux l'embrasser à tes yeux.

DÉMETRIUS.

Puisse le ciel te dignement récompenser ! Je dépose à tes pieds mon épée.

ALEXANDRE.

Prince, que fais-tu ? Crois-tu que je veuille te faire payer mes dons ?

dons ? C'eſt ta vertu qui les exige. Je veux rendre à ton pere tout ce que je lui ai enlevé. De toutes mes conquêtes, je ne me réſerve que Berenice.

DÉMETRIUS.

(*à part.*) Dieux ! (*haut.*) Elle vous aime !

ALEXANDRE.

Je ne puis te le dire. Mais, parle-lui, mon cher Démetrius. Tu l'attendriras en ma faveur.

DÉMETRIUS.

Moi, Seigneur !

ALEXANDRE.

Que je la doive à ta reconnoiſſance. Par toi j'eſpere tout. J'éprouve quelle eſt la force de tes diſcours. Tu peux ſeul perſuader Berenice.

Tu vois quelle ardeur m'enflamme. Je me fie à tes ſoins. De toi dépend le repos de mon cœur. J'ai rempli tes vœux. Si jamais tu connus

l'amour, juge de mon état. Prens-en pitié.

SCENE III.

DÉMETRIUS. *Ensuite* BERENICE.

DÉMETRIUS, *seul.*

MAlheureux ! Qu'ai-je obtenu ! Ah ! Berenice, vous feriez à Alexandre & par moi ! Je pourrois...! Non, tant de force est au-dessus de moi. J'en mourrois. C'est un trop cruel emploi... Quoi ! tu peux sauver ton pere, fils ingrat ! & tu balances ! Cachons à tous les mortels ma honteuse incertitude. Sauvons l'auteur de mes jours, & mourons. Différer est un crime. Allons..... Mais je vois la Princesse. Quel moment !

ment! Je tremble. Dieux! Secourez-moi.

BERENICE (*à part.*)

Démetrius en ces lieux! Evitons une rencontre trop dangereuse.

DÉMETRIUS.

Ne fuyez point, Madame. Daignez m'écouter un moment.

BERENICE.

Est-ce ainsi que vous rempliſſez vos ſermens? A chaque inſtant vous paroiſſez où je ſuis.

DÉMETRIUS.

Mon deſtin....

BERENICE.

Je ne veux point vous entendre.

DEMETRIUS.

Par pitié....

BERENICE.

Que voulez-vous de moi?

DÉMETRIUS.

Le cœur de Démetrius n'a jamais mérité tant de rigueur.

BERENICE (*à part.*)

Ah! combien elle coûte au mien!

DÉMETRIUS.

Vous refusez de m'écouter!

BERENICE.

Eh bien, je consens à vous entendre, mais pour la dernière fois. Songez, Prince, à abréger cet entretien, & ne me donnez point sujet de me plaindre de vous.

DÉMETRIUS.

Vous ferez obéie. (*à part.*) Juste ciel! Que vais-je lui dire? (*haut.*) Berenice, il n'est point de cœur qui ne vous adore.

BERENICE (*à part.*)

Hélas! va-t'il me déclarer son amour?

DÉMETRIUS.

Un seul de vos regards....

BERENICE.

Prince, observez la loi que je vous ai imposée, ou je sors.

DÉMETRIUS

DÉMETRIUS (*à part.*)

Vous ſerez ſatisfaite. (O ma conſtance, ſoutiens-moi.) (*haut.*) Le Roi d'Epire brûle pour vous. Il demande le prix de ſon amour. Je vous implore pour lui.

BERENICE.

Pour qui ?

DÉMETRIUS.

Pour Alexandre.

BERENICE.

Vous !

DÉMÉTRIUS.

Oui, Madame. Vous pouvez faire le bonheur d'un grand Roi.

BERENICE.

Et c'eſt vous qui me le conſeillez!

DÉMETRIUS.

J'oſe vous en prier.

BERENICE (*à part.*)

L'ingrat ! il ne m'aima jamais.

DÉMETRIUS.

Vous vous troublez !

BERENICE (*ironiquement.*)

Alexandre vous a bien choisi pour me persuader. Qui plus que vous doit m'engager à écouter son amour?

DÉMETRIUS.

Quand vous saurez les raisons...

BERENICE.

Je n'en ai pas besoin. J'en ai trop entendu. (*Elle veut sortir.*)

DÉMETRIUS.

Princesse, écoutez-moi. Si Alexandre obtient votre main, il rend à mon pere la liberté & la couronne. Ah! Madame, ne me refusez pas ce qui me coûte si cher.

BERENICE.

Je ne conçois pas que votre peine puisse être si grande.

DÉMETRIUS.

Ah! voyez donc mon cœur. Adorable Berenice! apprenez....

BERENICE.

Prince, vous vous égarez.

DÉMETRIUS.

DÉMETRIUS.

Tout eſt permis à qui eſt prêt de mourir.

BERENICE.

Je vous impoſe ſilence.

DÉMETRIUS.

Je ne puis vous obéir. Je vous aime autant que vous méritez d'être aimée. Ah ! quand un ſacré devoir me force de parler en faveur d'un rival, jugez s'il eſt un tourment égal au mien.

BERENICE.

Démetrius..... (*à part.*) Où ſuis-je ! (*haut.*) Votre audace m'étonne.

DÉMETRIUS.

Ayez pitié de l'état où je ſuis réduit. Je mourrai content, ſi je dois à une ſi chere main la vie de mon pere.

BERENICE.

C'eſt aſſez. (*à part.*) Comment ne pas l'aimer ?

DÉMETRIUS.

DÉMETRIUS.

Ah! si vous étiez moins insensible pour moi, mes priéres....

BERENICE.

Quoi, Prince! Vous croyez...? (*à part.*) Ciel! Quel est mon trouble!

DÉMETRIUS.

Achevez!

BERENICE.

Vous serez content.

DÉMETRIUS.

Que veut dire ce soupir?

BERENICE.

Je l'ignore. Mais je sais que je ne puis vouloir que ce que vous voulez.

DÉMETRIUS.

O Dieux! Je crois voir de l'amour dans vos yeux....

BERENICE.

Cruel! Que vous faut-il de plus? Laissez-moi.

Je.

Je vous céde. Je ne puis vous rien refuſer. Mais ne me demandez pas pourquoi. Je n'oſe chercher moi-même qui peut vous donner tant d'empire ſur mes volontés.

SCENE IV.

DÉMETRIUS. *Enſuite* ALEXANDRE.

DÉMETRIUS, *ſeul.*

QU'ai-je entendu! Je ſuis aimé de Berenice! Les diſcours qui lui ſont échappés, ceux qu'elle a ſçu retenir; tout me le prouve. Ciel! Que deviens-je! O mon pere! quel ſacrifice vous coûtez à mon cœur! Pardonnez les pleurs qui, malgré moi, rempliſſent mes yeux. L'amant gémit; mais le fils eſt fidéle.

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Tu viens de quitter Berenice. Qu'en as-tu obtenu?

DÉMETRIUS (*à part.*)

Tout, Seigneur. (O Dieux!) (*haut.*) Elle ſera votre épouſe. (*à part.*) Je me meurs.) (*haut.*) J'ai rempli ma promeſſe. Tenez la vôtre.

ALEXANDRE.

Fidéle ami! que ces embraſſemens.... Mais de quelle douleur te vois-je frappé! Tu verſes des larmes!

DÉMETRIUS.

Il eſt vrai; mais ce n'eſt point la douleur qui les fait couler. L'excès du plaiſir en fait quelquefois répandre. Attribuez mes pleurs à la tendreſſe d'un fils qui va revoir ſon pere.

SCENE

SCENE V.

ALEXANDRE. *Ensuite* ISMENE.

ALEXANDRE, *seul.*

EST-il mortel plus heureux que moi ? Je vais jouir de mon triomphe le plus cher.

ISMENE.

Quelque infidéle que soit Alexandre, je ne puis m'empêcher d'être sensible à sa peine. Aimer & voir mépriser ses feux, c'est un supplice trop rude.

ALEXANDRE.

Ismene, ne soyez pas si affligée de mon sort.

ISMENE.

L'ingrate Berenice devoit se souvenir

venir que vous avez rendu sa beauté célebre. Par vous, Thessalonique sera dans les siécles à venir aussi fameuse que Troye. On parlera de Berenice autant que d'Helene.

ALEXANDRE.

C'est peut-être ce qui engage Berenice à m'aimer.

ISMENE.

Berenice vous aime ?

ALEXANDRE.

Elle veut devenir aujourd'hui mon épouse.

ISMENE.

(*à part.*) Dieux ! (*haut.*) Qui cause ce changement imprévu ?

ALEXANDRE.

Il est peut-être l'effet de la pitié d'Ismene.

ISMENE.

Cruel ! vous joignez la raillerie à l'outrage !

ALEXANDRE.

Princeſſe, oubliez ces noms de cruel, d'infidéle. Nos peres avoient formé nos nœuds ſans nous conſulter. Nous ne nous connoiſſions point. L'obéiſſance, & non notre choix, nous deſtinoit l'un à l'autre. Ne vous plaignez point de mon inconſtance. La faute eſt pour moi ſeul, & nous en recueillons tous deux le fruit.

ISMENE.

Pourquoi donc m'avez-vous ſi ſouvent juré de l'amour ?

ALEXANDRE.

Je croyois qu'on devoit employer ce langage avec toutes les belles.

ISMENE.

A-t'on dans l'Epire tant de ſimplicité ?

SCENE

SCENE VI.

ANTIGONE. *Les précédens.*

ALEXANDRE.

SEigneur, nos différens ſont enfin terminés. Un jour plus ſerein va luire pour nous. Je ne vois plus en vous qu'un ami.

ANTIGONE.

Quel eſt ce diſcours?

ALEXANDRE.

Vous avez vu votre fils?

ANTIGONE.

Non.

ALEXANDRE.

Je veux lui laiſſer le plaiſir de vous apprendre une nouvelle qui doit vous rendre content. Parlez-lui, & vous ſaurez quel bonheur le ciel nous envoye.

Jamais

Jamais on ne vit un calme plus beau naître du sein des tempêtes. Les nuages cessent d'obscurcir le jour. Un astre a suffi pour les dissiper

SCENE VII.

ANTIGONE, ISMENE.

ANTIGONE.

QUel est ce secret que je ne puis comprendre?

ISMENE.

Berenice aime Alexandre. Elle consent à recevoir sa main.

ANTIGONE.

Que dites-vous?

ISMENE.

Alexandre vient de me l'assurer.

ANTIGONE.

Berenice disposeroit d'une foi

qu'elle m'a jurée ! Mon fils se chargeroit de me l'apprendre ! Ce seroit pour m'insulter qu'Alexandre me nommeroit son ami ! Il oublieroit à ce point que j'ai porté la couronne ! Non, Ismene : je ne puis le croire. Vous êtes dans l'erreur.

ISMENE.

O mon pere ! ce que je vous dis n'est que trop vrai. L'infidéle m'a montré trop de joye.

ANTIGONE.

Quel plaisir prenez-vous à m'affliger ?

Si le sort veut ainsi m'accabler, laissez-moi du moins en douter. La ressource des infortunés est de ne se livrer au désespoir qu'au comble du malheur.

SCENE

SCENE VIII.

ISMENE, *seule.*

AH ! puisque je ne suis point aimée, suivons l'exemple d'un perfide; méprisons qui me mépriſe.

Amour, pourquoi n'enchaînes-tu pas toujours deux cœurs ensemble ? Quand l'un brise ses fers, pourquoi l'autre garde-t'il encore les siens ? & quand tu ne veux pas remplir les desirs d'une ame, pourquoi laisses-tu l'espérance entretenir sa malheureuse ardeur ?

SCENE IX.

Le Théatre repréſente une grande gallerie du Palais, d'où l'on voit une vaſte campagne couverte des débris d'un camp détruit, & le port de Theſſalonique où fument encore les vaiſſeaux brûlés du Roi d'Epire.

ANTIGONE, DÉMETRIUS.

ANTIGONE.

INgrat! tu naquis donc pour mon malheur! J'ai donc nourri en toi mon ennemi le plus cruel. Eſt-ce là la récompenſe de mes ſoins paternels? Je n'ai cherché qu'à te rendre plus grand que moi-même; & tu ne cherches qu'à me déchirer le cœur.

DÉMETRIUS.

J'ai cru....

ANTIGONE.

ANTIGONE.

Qu'as-tu pû croire ? De quelle autorité as-tu offert à Alexandre un cœur sur lequel tu n'avois point de droits ? Qui t'a appris à séduire mon épouse en faveur de mon ennemi ?

DÉMETRIUS.

Votre péril....

ANTIGONE.

Ce soin me regarde. Ce n'est pas à toi de juger de quel côté il est le plus grand.

DÉMETRIUS.

Seigneur, si vous négligez le soin de vous-même, songez du moins à des sujets fidéles. Conservez-leur un Roi & un pere. Si le ciel ne veut pas permettre que tant de biens soient réunis, que Berenice fasse le bonheur de l'Epire ; vous, celui de la Macédoine. Votre peuple ne peut sentir aucune perte quand vous lui restez.

ANTIGONE.

ANTIGONE.

Généreux conseil ! Il est digne de ton grand cœur.

DÉMETRIUS.

Il est digne d'un fils qui peut être...

ANTIGONE.

Je te défens de suivre mes pas.

SCENE X.

BERENICE. *Les précédens.*

BERENICE.

ANtigone, votre sort a changé de face. Quel heureux événement !

ANTIGONE.

Je sais déja ce que je dois à l'épouse d'Alexandre. Mais vous disposez d'une foi que vous m'avez engagée, que je n'ai point consenti à vous rendre....

BERENICE.

BERENICE.

Seigneur, ne nous arrêtons point dans ces lieux. Par ce chemin inconnu qui conduit à la mer, venez vous rendre à votre armée. Vous allez faire trembler Alexandre.

ANTIGONE.

Que dites-vous? Autour de ces murs, l'armée d'Epire....

BERENICE.

Elle eſt détruite. Agenor vient de remporter ſur elle une entiére victoire. Celui qu'il vous envoye vous attend, caché près d'ici. Il vous apprendra le reſte. Hâtez-vous, Seigneur. Vos troupes ne peuvent attaquer la ville, tant que vous y reſtez le gage de l'ennemi.

ANTIGONE.

Où Agenor a-t'il pû trouver du ſecours?

BERENICE.

Dans ſa prudence, dans ſa fidélité,

té, dans la superbe négligence des vainqueurs. Sans être observé, il a rassemblé les restes de l'armée. Il a réparé sa faute.

ANTIGONE.

Avec des forces si inégales, a-t'il pû....?

BERENICE.

L'artifice a assuré ses coups. Par une main fidéle & inconnuë, il a fait jetter des feux dans les vaisseaux Epirotes. En un moment le vent a porté la flamme de navire en navire. Déja les troupes de terre couroient au secours de la flotte, lorsque les Macédoniens sont entrés avec audace dans le camp des ennemis. Ceux-ci ne comprenant pas qui peut les attaquer, entre deux dangers, hésitent, & ne savent lequel éviter. Leurs chefs crient vainement aux armes. Ils ne sont point entendus. La consternation est générale.

L'on

L'un ne peut ſe ſauver ; l'autre ne cherche ſeulement pas à fuir. Le bruit des armes, le ſon terrible des trompettes, les menaces des vainqueurs, les cris des mourans, la flamme, le ſang, la pouſſiére, la fumée, répandent tellement le trouble parmi les plus braves, qu'un camp entier de victorieux devient vaincu & tombe détruit ſur les trophées qu'il venoit d'élever.

DÉMETRIUS.

Favorables Dieux !

ANTIGONE.

Ciel ! allons achever la victoire.

SCENE XI.

CLÉARQUE. *Gardes. Les précédens.*

CLÉARQUE (*à Antigone.*)

ARrêtez, Seigneur. C'eſt ailleurs qu'il faut que vous veniez avec moi.

BERENICE.

Que dites-vous ?

DÉMETRIUS.

Voilà ce que je craignois.

ANTIGONE (*à Cléarque.*)

Que voulez-vous ?

CLÉARQUE.

Un gage tel que vous, Seigneur, eſt néceſſaire à Alexandre. Suivez-moi. La ſituation de mon Roi, ma fidélité, m'obligent de m'aſſurer de vous.

DÉMETRIUS.

DEMETRIUS.

Dieux barbares!

BERENICE.

Quel coup affreux!

ANTIGONE.

Mon bonheur étoit un ſonge. Le reveil l'a détruit.

Ciel! acheve de me lancer tes foudres, s'il t'en reſte encore. Tu n'as pas encore accablé ma conſtance. Oui, deſtin cruel, mon intrépidité brave ton courroux. (*Il ſort avec Cléarque & les Gardes*)

SCENE XII.

BERENICE, DÉMETRIUS.

BERENICE.

AH! Démetrius, fuyez.

DÉMETRIUS.

J'abandonnerois un pere!

BERENICE.

Fuyez, sauvez vos jours. Vivez pour le venger.

DÉMETRIUS.

Je veux lui conserver la vie, ou mourir a ses côtés. Trop heureux, en perdant le jour, de savoir que Berenice m'aime.

BERENICE.

Je vous aime ! O Dieux ! Qui vous l'a dit ?

DÉMETRIUS.

Sans l'aveu de votre bouche, vos yeux m'ont instruit de mon bonheur.

BERENICE.

Vous vous êtes trompé.

DÉMETRIUS.

Ah ! Princesse, n'ôtez point cette douce consolation à un infortuné qui n'a que peu de momens à vivre. Cruelle que vous êtes ! vous cherchez vainement à dissimuler. En vain

vain vous affectez de la rigueur. Je vois malgré vous votre tendreſſe, & combien elle eſt ſincere.

BERENICE.

Et vous dites que vous m'aimez! Non, cela ne peut être. Ma vertu vous ſeroit plus chere. Ma foibleſſe ne ſeroit pas un triomphe pour vous: vous ne livreriez pas à mon cœur des combats trop cruels. Vous éteindriez un feu qui nous rend malheureux, & qui peut nous rendre coupables. Enfin, ingrat! vous ne chercheriez pas à ſavoir en quel état vous me réduiſez.

DÉMETRIUS.

Berenice, je confeſſe ma faute. Daignez me pardonner. Je ſuis prêt à ſuivre tout ce que vous m'impoſerez. Avec un guide tel que vous, le chemin de la vertu me ſemble facile.

BERENICE.

De ce moment, ne me parlez jamais d'amour.

DÉMETRIUS.

Adieu .... Vous soupirez !

BERENICE.

Sortez. Adieu .... Pourquoi vous arrêter ?

ENSEMBLE.

Ah ! le ciel ne nous avoit pas faits naître l'un pour l'autre. Hélas ! fut-il jamais d'amant plus malheureux que moi ?

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, ISMENE. *Enſuite* CLÉARQUE *avec des Gardes.*

ANTIGONE.

NE l'eſpere pas, Alexandre. Les indignes conditions que tu me propoſes me font horreur. Je céderois Berenice à mon ennemi !

ISMENE.

Hélas ! Seigneur, quel autre eſpoir vous reſte-t'il ?

ANTIGONE.

Va, prens ſoin de faire dire à Agenor qu'il attaque ces murs, qu'il

ſuive mon ordre, ſans ſonger à mon danger.

ISMENE.

Mon pere, que dites vous? Le ſignal de l'aſſaut ſeroit celui de votre mort. Je ne me rendrai point parricide.

ANTIGONE.

Ecoute. J'ai avec moi un poiſon, dont l'effet ne peut me trahir. Ainſi je ſuis toujours maître de mon ſort. Je veux bien ne pas encore m'en ſervir. Mais ſi vos retardemens à m'obéir conſpirent avec le deſtin qui me pourſuit, je ſais comment mes pareils mettent fin à leurs malheurs.

ISMENE.

Vous me faites trembler. Ah mon pere....!

CLÉARQUE.

Iſmene, qu'avez-vous obtenu? Qu'avez-vous réſolu, Seigneur?

ANTIGONE.

Digitized by Google

ANTIGONE.

Vous pouvez apprendre à Alexandre quelles ſont mes volontés.

CLÉARQUE.

Que lui dirai-je ?

ANTIGONE.

Que je refuſe le ſceptre qu'il m'offre, que je refuſe ſa pitié, que dans les fers & ſur le trône je ſerai toujours le même. Je ſuis déſormais accoutumé aux outrages du ſort. En me trahiſſant, il m'a appris à le braver. (*Il rentre dans la priſon.*)

CLÉARQUE.

Gardes, veillez ſur ce priſonnier. Qu'on n'ouvre point la priſon, ſi cet anneau Royal n'annonce la volonté d'Alexandre. La mort puniroit votre déſobéiſſance.

ISMENE.

Ayez pitié de nos malheurs....

CLÉARQUE.

CLÉARQUE.

Pardonnez, Madame. Je ne puis vous entendre. Le Roi m'attend.

SCENE II.

ISMENE. *Enſuite* DÉMETRIUS *vêtu en ſoldat Epirote.*

ISMENE, *ſeule.*

QUe dois-je faire? Si j'ordonne à Agenor de donner l'aſſaut, mon pere devient la victime d'Alexandre. Si je n'obéis pas, il va lui-même finir ſes jours. Quel parti prendre!

DÉMETRIUS (*ſans voir Iſmene.*)

Graces aux Dieux! j'ai rempli la moitié de mon projet.

ISMENE.

Ah! mon frere, où venez-vous?

DÉMETRIUS.

DÉMETRIUS.

Ismene, gardez-vous de parler. Cet habillement me fait prendre pour un des Gardes.

ISMENE.

Quel est votre dessein ?

DÉMETRIUS.

Je veux changer d'habit avec mon pere, le sauver & demeurer en sa place.

ISMENE.

Pitié généreuse, mais inutile !

DÉMETRIUS.

Pourquoi ? l'entrée du souterrain inconnu qui conduit à la mer est près de la porte de ces lieux horribles. Antigone sorti de la prison pourra se rendre à son camp.

ISMENE.

Hélas ! Antigone est renfermé. On ne peut espérer de faire ouvrir cette porte, sans montrer l'anneau du Roi.

DÉMETRIUS.

DÉMETRIUS.

Je ſerois donc en vain venu juſques ici !

ISMENE.

Une crainte plus cruelle encore me ſaiſit. Antigone réfuſe tout accord. Il déteſte la vie. Il a du poiſon en ſon pouvoir.

DÉMETRIUS.

Ciel ! il pourroit au moment même....! Empêchons ce malheur. O Dieux ! ſecourez-moi ; il en eſt tems. (*Il tire ſon épée.*)

ISMENE.

Que voulez-vous faire ?

DÉMETRIUS.

Forcer les Gardes à m'ouvrir ces portes.

ISMENE.

Arrêtez. Vous allez avancer la mort de mon pere.

DÉMETRIUS.

Il eſt vrai.... Mais cependant....

O malheureux Antigone ! Adieu. Je ſais comment le ſecourir.

ISMENE.

Quel eſt votre deſſein ?

DÉMETRIUS.

Je vais tout oſer. Je ſuis fils & déſeſpéré.

ISMENE, *ſeule.*

Ah ! ſa fureur peut être funeſte à Alexandre. Quoi ! mon cœur tremble encore pour un ingrat ! De combien de terreurs ſuis-je la proye ! Barbare amour, que prétens-tu ? Ce n'eſt pas toi qui dois me coûter des ſoupirs. Ne me parle point d'un inconſtant. Je ſuis fille, & non amante ; & je ne dois point ſentir la pitié pour qui n'en a point de moi.

SCENE

SCENE III.

Le Théatre représente un cabinet.

ALEXANDRE, CLÉARQUE.

ALEXANDRE.

ANtigone refuse donc la paix que je lui offre ! Qu'il n'espere point recouvrer la liberté.

CLÉARQUE.

Sans cet anneau que je vous remets, les portes de sa prison ne s'ouvriront pas. (*Il rend l'anneau Royal à Alexandre.*)

ALEXANDRE.

Qu'Agenor fasse éloigner ses troupes de ces murs, ou qu'à ses yeux on immole Antigone.

CLÉARQUE.

Seigneur, j'employerai la menace.

ce. Mais me préſerve le ciel de l'exécuter ! Vous perdriez le gage de votre sûreté. Dans un grand péril, il faut préférer les conſeils d'une lente prudence à ceux que dicte un violent courroux.

Un guerrier, qui ſe preſſe trop de frapper, porte des coups peu certains. Souvent même il offre ſon corps ſans défenſe au bras de ſon ennemi. Celui qui ſait l'art des combats, ne ſe laiſſe point emporter à la colére. Il ne l'écoute point, ou du moins il en ſuſpend les mouvemens. (*Il ſort.*)

SCENE

SCENE IV.

ALEXANDRE. *Enſuite* DÉMETRIUS *dans ſon premier habillement.*

ALEXANDRE.

ME voir arracher des mains la victoire ! m'entendre menacer par un captif ! Ah ! je ne puis contenir mon courroux.

DÉMETRIUS (*d'un air troublé.*)
Où eſt le Roi ? Où ....?

ALEXANDRE.
Que veux-tu ?

DÉMETRIUS.
Je veux ..... Je ſuis .... Rens-moi mon pere.

ALEXANDRE.
Quels regards ! Quels diſcours ! Démetrius ....! Oſes-tu ....?

DÉMETRIUS.

DÉMETRIUS.

Alexandre, qui tremble pour un pere, ose tout. Ah ! les momens sont chers. Le moindre retardement peut devenir fatal. Donne-moi promptement ton anneau.

ALEXANDRE.

Est-ce priére, ou menace ?

DÉMETRIUS.

C'est ce qui peut être utile à mon pere.

ALEXANDRE.

Sors. Je pardonne à une aveugle tendresse l'excès de ta témérité.

DÉMETRIUS.

Je ne sortirai point, qu'auparavant....

ALEXANDRE.

Prince, vous oubliez où vous êtes, à qui vous parlez.

DÉMETRIUS.

Penses que je crains pour celui qui m'a donné la vie.

ALEXANDRE.

Ton audace insensée ne sert qu'à m'irriter.

DÉMETRIUS (*se jettant à ses genoux.*)

Voulez vous me voir à vos pieds! Rendez-moi mon pere, vous serez un Dieu pour moi; je n'adresserai désormais qu'à vous mes priéres & mes vœux. Mes pleurs sont mon premier hommage. Rendez-moi mon pere, je vous en conjure, par cette main invincible, à qui je souhaite la conquête de l'univers, par les augustes cendres de vos ayeux. Seigneur, laissez-vous toucher. Rendez-moi....

ALEXANDRE.

Tu l'esperes en vain.

DÉMETRIUS (*d'un ton irrité.*)

En vain!

ALEXANDRE.

Oui. Antigone va être la victime

me de ma juſte fureur.

DÉMETRIUS.

Ah! ton attente ſera trompée. Rens-moi mon pere, ou meurs. (*Il ſe léve avec fureur. Il ſaiſit de la main gauche le bras droit d'Alexandre; & de la droite, il le déſarme.*)

ALEXANDRE.

Gardes....

DÉMETRIUS.

Tais-toi, ou je te perce.

ALEXANDRE.

Ne te ſouviens-tu plus,...?

DÉMETRIUS.

Je ne me ſouviens que du devoir d'un fils. Donne-moi ton anneau Royal. C'eſt trop tarder.

ALEXANDRE.

Audacieux, tu crois que prompt à te ſatisfaire....?

DÉMETRIUS (*levant le bras.*)

Eh bien; meurs.

ALEXANDRE.

Arrête. Le voici. (*Il lui donne l'anneau.*)

DÉMETRIUS (*s'avançant vers la porte, & appellant un Macédonien.*)

Eumene ?

ALEXANDRE.

Où ſuis-je !

DÉMETRIUS (*à Eumene, qui paroît à la porte du cabinet.*)

Cours, vole ; mets Antigone en liberté. En montrant cette bague, la priſon te ſera ouverte.

ALEXANDRE (*à part.*)

La foudre & les éclairs ſont dans ſes yeux.

DÉMETRIUS (*à part.*)

Je voudrois, de ma main, détacher les fers de mon pere. Mais ſi je ſors, je crains qu'Alexandre ne s'oppoſe à mon deſſein. En ce moment, je voudrois pouvoir me partager.

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Pourquoi demeures-tu? Que veux-tu davantage? Pourquoi ne me délivres-tu point de ton odieuse présence?

DÉMETRIUS (*à part.*)

Irai-je? Non, je perdrois le fruit de mon entrepriſe.

ALEXANDRE.

Il ne daigne pas m'écouter. Sortons.

DÉMETRIUS.

Arrête.

ALEXANDRE.

Suis-je donc ton priſonnier?

DÉMETRIUS.

Nous ne ſortirons d'ici ni l'un ni l'autre, tant que le ſort d'Antigone demeurera ſuſpendu.

ALEXANDRE.

Ah! ç'en eſt trop. Plutôt mourir que ſouffrir tant d'outrages. Traître!

tre ! Laiſſe-moi le paſſage libre ; ou..... Mais le ciel m'envoye du ſecours.

DÉMETRIUS.

Dieux ! c'eſt Cléarque. Que ferai-je ? Si je m'oppoſe à lui, je ne retiens plus Alexandre. Ah ! du moins ſi mon pere étoit en liberté ! (*Il s'approche d'Alexandre.*)

SCENE VI.

CLÉARQUE. *Les précédens.* *Enſuite* ISMENE.

CLÉARQUE (*à Alexandre.*)

SEigneur, à qui avez-vous pû donner votre anneau ?

ALEXANDRE.

Vois qui m'y a forcé.

CLÉARQUE.

Ciel ! (*à Démétrius.*) Pourquoi ce

ce fer nû ? Qu'oſez-vous tenter ? (*Il veut tirer ſon épée.*)

DÉMETRIUS.

Si tu approche, je le plonge dans le ſein d'Alexandre.

CLÉARQUE.

Arrêtez. (*à part.*) Comment ſecourir mon Roi ? (*haut.*) Rendez-moi ce fer, ou je vais retenir votre pere dans la priſon.

DÉMETRIUS.

Si tu ſors, le coup fatal va partir.

CLÉARQUE.

Arrêtez. (*à part.*) Quelle fureur ! (*haut.*) Prince, ne voyez-vous pas ?

DÉMÉTRIUS.

J'ai un bandeau ſur les yeux.

CLÉARQUE.

Démetrius eſt donc criminel !

DÉMETRIUS.

Démetrius eſt fils.

CLÉARQUE.

CLÉARQUE.

Ce nom couvre-t'il la honte de votre crime?

DÉMETRIUS.

Qui sauve un pere n'a jamais à rougir.

CLÉARQUE.

Que diront d'un tel excès, ceux qui vous ont admiré jusqu'à ce moment!

DÉMETRIUS.

Ils diront, que la Macédoine a aussi son Manlius. *

ALEXANDRE.

Cléarque, ne t'occupe plus du soin de ma défense. Cours me venger. Vole: fais immoler Antigone.

ISMENE.

Ah! mon frere, venez, suivez

* *Le jeune Manlius, depuis surnommé Torquatus, sauva la vie à son pere Lucius Manlius Imperiosus, tandis qu'il l'accabloit des traitemens les plus durs.*

mes

mes pas. Votre courage a vaincu. Mon pere eſt en liberté ; je cours l'embraſſer.

DÉMETRIUS.

Dieux protecteurs, je vous rends graces.

CLÉARQUE.

Que nous reſte-t'il à eſpérer ?

ALEXANDRE.

Sort barbare ! à quel revers m'as-tu deſtiné !

DÉMETRIUS (*à Alexandre.*)

Seigneur, ſi la tendreſſe filiale m'a emporté trop loin, daignez pardonner les mouvemens de la nature. Je ne me connoiſſois plus. Mon pere alloit périr. Il ne me reſtoit point d'autre voye pour le ſauver. Si un devoir ſi cher ne me rend pas excuſable, frappez ; je vous remets votre épée ; je vous offre mon ſein.

ALEXANDRE.

Oui, meurs.... Que fais-je ? Punirai-je un fils d'être fidéle à son pere ? Percerai-je qui se présente désarmé à mes coups ? Ah ! ce seroit une bassesse trop grande. Il m'a offensé ; mais une vengeance trop facile me feroit rougir plus que son offense.

En vain mon juste courroux m'excite à me venger. Ce seroit trop payer ma vengeance, que l'acheter par une lâcheté. Je retiens ma colére. Je te laisse la vie. C'est employer contre toi de plus nobles armes. (*Il sort.*)

SCENE

SCENE VI.

DÉMETRIUS. *Enſuite* BERENICE.

DÉMETRIUS, *ſeul.*

DÉmetrius, tu as fait beaucoup ; mais il faut achever. Ton pere eſt ſauvé ; mais tu es ſon rival. Tu dois renoncer à la vie, ou à ton amour. Choix cruel ! Mais.... Dieux ! Berenice paroît. En voyant ſes appas ; que décidera mon cœur ?

BERENICE.

Fils illuſtre, Prince invincible ; gloire de la Macédoine, amour des Dieux, du monde & de Berenice !

DÉMETRIUS.

Où fuis-je ? Princeſſe, quels tranſports ! quels noms !

BERENICE.

Ah ! qui pouvoit ne vous pas aimer ? Vous rendez à un pere la liberté & ſes Etats. Par vous ſeul l'ennemi eſt accablé. Si je ne vous aimois point....

DÉMETRIUS.

Princeſſe, notre devoir....

BERENICE.

Eſt un foible obſtacle contre tant de mérite.

DÉMETRIUS.

Il ne vous eſt pas permis de m'aimer.

BERENICE.

L'univers vous adore ; dois-je ſeule ne pas aimer une ſi rare vertu ? Quelle loi !

DÉMETRIUS.

Votre main eſt promiſe à mon pere.

BERENICE.

La donner ſans mon cœur, eſt une

une faute plus grande que de la refuſer. J'avouerai à la face du monde entier, que je vous aime, que je ne brûlerai jamais d'une autre flamme.

DÉMETRIUS.

Quel aſſaut pour ma vertu! O mon pere! ô Berenice! Amour!

BERENICE.

Je dirai que je ſuis à vous, depuis le jour....

DÉMETRIUS.

Chere Princeſſe, adieu....

BERENICE.

Où vas-tu?

DÉMETRIUS.

Mourir innocent. Si vous m'arrêtez encore un moment, il n'en ſera plus tems.

BERENICE.

Que dis-tu? Ciel!.. je me meurs.

DÉMETRIUS.

Ne vous oppoſez point à ma fui-

te, mon cœur ne livre que trop de combats à ma vertu.

Puiſque je dois mourir, laiſſez-moi du moins deſcendre chez les morts avec mon innocence. Adorable Princeſſe, en vous rappellant mon ſouvenir, ſongez que Démetrius fut malheureux, & non criminel.

SCENE VII.

BERENICE, *ſeule.*

BErenice, ce que tu adores va périr, & tu demeures tranquille! Tu ne cours pas.... O Dieux! mes pas chancelent. Un froid mortel ſe répand dans mes veines, je puis à peine me ſoutenir. Où ſuis-je? Quelle foule d'idées funeſtes obſcurcit ma raiſon! Je vois Démetrius; il léve le bras

bras pour se frapper..... Arrête : vis ; je ferai à Antigone. En dépit de mon cœur, je lui engagerai ma foi ; je lui dirai que je l'aime... Le jour s'obscurcit ; le ciel gronde ; les parjures que je médite l'ont irrité. Ah ! Dieux barbares ! laissez-moi secourir mon amant. Peut-être un coup fatal... Soyez satisfaits. Il est mort. Attens, chere ombre ; nous passerons ensemble l'onde noire. Si je n'ai pû te sauver, du moins fidéle au-delà du trépas.... Tu me regardes ! tu t'éloignes ! Démétrius... Arrête. Je veux passer avec toi. Je veux.. Malheureuse ! ma raison s'égare. Où m'emporte l'excès de ma douleur ?

Infortunée Berenice ! Comment peux-tu ne pas succomber à tant de peines ? O Dieux ! augmentez-les encore, au point de m'ôter une vie que je déteste.

SCENE VIII.

Le Théatre repréſente un Palais.

ANTIGONE, *avec une nombreuſe ſuite. Enſuite* ALEXANDRE *deſarmé, conduit par des ſoldats Macédoniens, &* BERENICE.

ANTIGONE.

OU eſt Démetrius ? Pourquoi ſe dérobe-t'il aux embraſſement de ſon pere ? Courez ; cherchez mon libérateur : qu'on me l'améne.

ALEXANDRE.

Antigone, tu me vois donc enfin dans les fers.

ANTIGONE.

Je ne goute que la joye de te les ôter. Qu'on rende à Alexandre ſon épée.

ALEXANDRE.

Digitized by Google

ALEXANDRE.

Combien de triomphes tu remportera sur moi ! Je t'ai offensé ; tu me rens la liberté. J'ai trahi Ismene ; & pour me sauver, elle s'est exposée à mille épées !

ANTIGONE.

Quand ?

ALEXANDRE.

Au moment même. Sans elle, je perdois la vie. Ah ! si elle ne dédaignoit pas un cœur qui l'a outragée !

BERENICE (*entrant.*)

Ah, Seigneur ! sauvez, s'il se peut, votre fils.

ANTIGONE.

O Dieux ! qu'est-il arrivé ?

BERENICE.

Il veut renoncer au jour, parce qu'il est votre rival. Il m'aime. Je l'adore. Ce seroit vous trahir, que vous le cacher davantage.

ANTIGONE.

ANTIGONE.

Empêchons un coup si funeste. Volez....

SCENE IX.

ISMENE. *Les précédens.*

ISMENE.

HElas ! il n'eſt plus tems. Mon malheureux frere ne vit plus.

ANTIGONE.

Que dites-vous ?

BERENICE.

Je meurs.

ISMENE.

A l'entrée du jardin, je l'ai rencontré, la pâleur ſur le viſage. Iſmene, m'a-t'il dit, adieu pour jamais. Indigne que je ſuis ! j'ai enlevé à mon pere le cœur de ce qu'il aime, ce fer m'en punira. A ces mots, il tire

tire son épée, prend la fuite, & s'enfonce dans l'endroit le plus sombre du bois. Dieux ! j'ai entendu son funeste & dernier cri ; j'ai voulu courir : la terreur qui s'est emparée de mes sens, a retenu mes pas.

ALEXANDRE.

Qui pourroit ne point verser de larmes ?

ANTIGONE.

Quoi ! je cause la mort d'un fils à qui je dois l'air que je respire, d'un fils qui n'a opposé à ma rigueur tyrannique que la fidélité la plus pure ! Que dira l'avenir ? Malheureux Antigone, tu seras odieux à l'univers. Tu dois toi-même t'abhorrer. Ah ! Meurs. Le sang de ton fils te montre ton devoir. (*Il veut se frapper.*)

SCENE

SCENE X. & derniere.

CLÉARQUE. *Enſuite* DÉMETRIUS. *Les précédens.*

CLÉARQUE.

SEigneur, que faites-vous? Démetrius eſt vivant.

ANTIGONE.

Ciel!

CLÉARQUE.

Cherchant un aſile contre la fureur de vos ſoldats, je m'étois caché dans le bois. Le Prince y eſt entré; mais l'obſcurité du lieu qui l'a empêché de l'appercevoir, m'a procuré le bonheur de lui ſauver la vie.

ANTIGONE.

Puis-je te croire?

CLÉARQUE.

Croyez-en vos yeux. Il vient.

BERENICE.

BERENICE.

Je succombe à l'excès de ma joye.

DÉMETRIUS.

Ah! mon pere.

ANTIGONE.

Ah! mon fils.

DÉMETRIUS (*aux genoux d'Antigone.*)

Seigneur, je suis coupable. J'adore Berenice. Je puis mourir; mais je ne puis cesser de l'aimer.

ANTIGONE.

Aime-la; elle est à toi. C'est la moindre récompense que méritent les preuves de sa fidélité.

DÉMETRIUS.

Un don qui coûteroit à votre cœur, seroit un supplice pour moi.

ANTIGONE.

Leve-toi, mon cher fils, ma gloire, mon appui, seul & vrai bonheur de mes jours. Quelle seroit ma barbarie, si la tendresse que je dois à un

tel fils ne l'emportoit pas dans mon cœur sur tout autre amour !

DÉMETRIUS.

O mon pere ! ô chere épouse ! Quoi, je puis sans crime vous aimer tous deux en même-tems !

ANTIGONE.

O mon fils !

BERENICE.

O mon unique bien !

ANTIGONE & BERENICE.

Qui pourroit te refuser de l'amour ?

ISMENE, ALEXANDRE, & CLÉARQUE.

Dieux favorables ! si votre cruauté est suivie de tant de bonheur,

BERENICE, DÉMETRIUS, & ANTIGONE.

O Ciel ! si après avoir menacé, vous donnez une joye si parfaite,

TOUS SIX.

Heureuses menaces ! Heureuse cruauté.

BERENICE.

BERENICE.

Le ſouvenir de mes tourmens paſſés, augmente mes plaiſirs.

DÉMETRIUS & BERENICE.

Dieux! la félicité que j'éprouve, me ſemble l'image du bonheur que vous goûtez dans les Cieux.

FIN.

LE

LE PARNASSE

ACCUSÉ ET DÉFENDU.

DRAME EN MUSIQUE.

Exécuté au Palais de la Favorite, pour célébrer le jour de la Naissance de l'Impératrice, Epouse de Charles VI.

PERSONNAGES.

JUPITER.
APOLLON.
LA VERTU.
LA VÉRITÉ.
LE MÉRITE.
CHŒUR de Divinités.
CHŒUR des Suivans de la Vertu, de la Vérité & du Mérite.
CHŒUR des Muſes.

La Scene eſt dans le Palais de Jupiter.

LE PARNASSE
ACCUSÉ ET DÉFENDU.
DRAME EN MUSIQUE.

LA VERTU, LA VÉRITÉ, LE MÉRITE. *Leur suite.*

ROi des Dieux, réprimez la folle liberté du Parnasse.

APOLLON & LES MUSES.

Roi des Dieux, protégez le Parnasse qu'on veut opprimer.

TOUS ENSEMBLE.

L'univers va retomber dans sa premiere barbarie. Roi des Dieux, &c.

JUPITER.

Est-ce ainsi que je suis obéi ? tandis que la naissance d'Elise répand

ſur la terre les plaiſirs & la joye, ſe peut-il que les Dieux rempliſſent l'Olympe de leurs plaintes ? On trouble la pompe de ce jour. Mes ordres ſont négligés. Chacun de vous eſt coupable. Apollon, vous l'êtes plus que tout autre. Vous deviez conduire les Muſes ſur les bords du Danube. Vous étiez chargé de la fête. Je vous avois remis le ſoin de faire célébrer par mille chants harmonieux le nom de l'immortelle Auguſte. Pourquoi n'êtes-vous point parti ? Pourquoi vois-je encore les neuf ſœurs ? Si dans ce jour d'allégreſſe je pouvois m'irriter, vous reſſentiriez les effets de mon courroux.

Mais au nom d'Eliſe ma colére s'éteint. Je me ſouviens avec plaiſir du moment qui l'a vû naître. En faveur d'un bonheur ſi grand, je veux pardonner.

APOLLON,

APOLLON.

Souverain de l'Olympe, daignez n'accuſer ni les Déeſſes du Pinde, ni moi, ſi vos ordres n'ont pas été promptement ſuivis. La Vérité, la Vertu, le Mérite s'oppoſent à notre départ! On impute mille crimes au Parnaſſe. On nous oblige de paroître devant vous.

LE MÉRITE.

Des chants frivoles & inſenſés ſont-ils faits pour célébrer le mérite d'Eliſe?

LA VERITÉ.

On doit impoſer au Parnaſſe un ſilence éternel.

LA VERTU.

Que les eaux impures de l'Hypocrêne ſoient déſormais abandonnées.

JUPITER.

Quelles ſont les accuſations?

LA VERTU.

Les Muſes ſéduiſent & corrompent les mortels. Elles allument le feu des paſſions dans les cœurs ſans expérience.

LE MÉRITE.

Elles détournent les grandes ames du chemin de la gloire, & les plongent dans l'oiſiveté.

LA VERITÉ.

Le menſonge eſt leur partage.

LA VERTU.

Elles offenſent la pudeur.

LA VERITÉ.

Par elles, les écrits ſont remplis de ſonges frivoles.

LA VERTU.

Elles attirent dans le piége d'un plaiſir trompeur.

LA VERITÉ.

Si la vérité vous plaît,

LE MÉRITE.

Si vous eſtimez le vrai mérite;

LA

LA VERTU.

Si vous voulez bannir du monde les mœurs corrompuës,

LA VERITÉ, LE MÉRITE, LA VERTU, CHŒUR de leurs ſuivans.

Roi des Dieux, réprimez la folle liberté du Parnaſſe.

APOLLON & LES MUSES.

Roi des Dieux, protégez le Parnaſſe qu'on veut opprimer.

JUPITER.

La confuſion de vos voix, l'aigreur de votre diſpute, ne me permet pas de diſtinguer facilement de quel côté eſt la juſtice. Expoſez-moi tranquillement le ſujet qui vous améne devant le trône de Jupiter.

LA VERTU.

Sage Maître du Ciel, n'étoit-ce donc pas aſſez que la Vertu fût ſans ceſſe en butte au caprice de la fortune? Les Muſes doivent-elles encore ſe déclarer contre moi? Elles

ne

ne tendent qu'à rendre mes travaux inutiles. Je cherche à bannir les paſſions ; elles ne s'occupent que du ſoin de les faire naître. La tranquille Vertu leur ſemble une matiére languiſſante & ſtérile. Elles cherchent à exciter par leurs vers des tempêtes plus violentes dans les ames. Le ſujet de leurs chants eſt le feſtin d'Atrée, l'amour de Paris, la fureur de Médée, la colére d'Achille. Par les Muſes, les foibleſſes naturelles des mortels ſe trouvent autoriſées ; elles nourriſſent l'orgueil du ſuperbe, fomentent l'impureté des feux d'un amant téméraire, enflamment un cœur porté à la colére. Et l'on n'impoſera pas ſilence aux Muſes ! Et le nom ſacré d'Eliſe ſera le ſujet de leurs concerts ! Non ; je ne puis y conſentir. J'ai nourri, j'ai élevé cette Princeſſe. Elle mérite d'être plus dignement célébrée.

Au

Au moment qu'elle vit le jour, elle fit mes ſoins les plus chers. Aurois-je la douleur de voir ſon éloge abandonné au délire de la Poëſie?

APOLLON.

Non: loin d'être ennemies de la Vertu, les Muſes ne ſongent qu'à conduire ſur ſes pas, par le chemin du plaiſir, les ames qui lui ſont rebelles. Elles s'étudient, il eſt vrai, à réveiller les paſſions des mortels; mais qui voudroit les éteindre, rendroit l'homme inſenſible. Il faut corriger le monde & non le détruire, contenir les paſſions dangereuſes, & exciter celles qui ſont utiles. Tel eſt l'emploi de ceux qui me ſuivent; ſeuls ils ſavent arracher à l'homme le maſque trompeur qui le déguiſe, le montrer tel qu'il eſt, quand il ſe laiſſe emporter à la haine, à l'amour, à la cupidité ou à la colére. Montrer le vice, ce n'eſt pas y inviter.

L'aſpect hideux ſous lequel on l'expoſe, ſert à en détourner, à en donner de l'horreur. Quand ſur le Théatre d'Athenes, la jalouſe Medée maſſacre ſes fils; quand Paris, violant les droits de l'hoſpitalité, enléve à Menélas ſon épouſe, qui peut ne pas déteſter la fureur de Médée, & l'infamie du Troyen?

Ainſi qu'un voyageur eſt ſans ceſſe expoſé aux dangers dans un chemin qu'il ne connoît pas; celui qui n'a point l'idée du crime peut ſans ceſſe y tomber.

LA VERITÉ.

Mais, Dieu de Delphes, comment pourrez-vous défendre votre cher Parnaſſe? Me direz-vous qu'il n'eſt pas menteur; que tous ſes ouvrages ne ſont pas remplis de fables, de ſonges, de chimeres; que toute ſa gloire n'eſt pas fondée ſur la fauſſeté? Ah! ſi je n'avois que ce reproche

proche à lui faire, j'aurois moins à me plaindre. Mais la malignité de ſon art fait m'allier à l'impoſture ; c'eſt par-là qu'il la rend encore plus belle & plus ſéduiſante. Il dérange, il change à ſon gré l'ordre des événemens, la ſuite des années, les entrepriſes, les noms, la gloire des Héros. Il ſacrifie tout au merveilleux. Il fait répandre à Agamemnon en Aulide le ſang de ſa fille. Il fait renaître Enée, après trois ſiécles, pour rendre amoureuſe de lui la vertueuſe Didon.

Si le menſonge eſt une gloire, qui voudra déſormais ſuivre les traces de la vérité ? L'impoſture deviendra un mérite.

APOLLON.

Qui remplit ſa promeſſe, n'eſt point menteur. L'emploi des Poëtes ne fut jamais de rendre un compte exact des tems & des événemens ;

d'autres qu'eux ſont chargés de ce ſoin. Celui des Muſes eſt de conduire, par des routes ſemées de fleurs, les ames qu'épouvante le chemin eſcarpé de la vertu, de les inſtruire en les amuſant. Le mêlange du faux & du vrai leur eſt néceſſaire. Il faut du merveilleux. Tous les événemens n'en ſont point ſuſceptibles. L'art doit les orner, les rendre étonnans, ſublimes. C'eſt ainſi qu'il ſe ſoumet les cœurs; c'eſt ainſi que doucement il les entraîne. Sous le voile de la fable il enſeigne la vérité. En quoi la Scene peut-elle être dangereuſe? Elle repréſente un guerrier, un citoyen, un pere. Le ſpectateur ſe voit en eux; il apprend ſes devoirs.

Cette image eſt un miroir fidéle, qui, en montrant les vices, donne des leçons utiles. Qui s'y regarde, doit ſe corriger. Cette feinte détruit

truit une erreur véritable.

JUPITER.

Divinités, vos disputes demandent un long examen. Pour achever de vous entendre, il faudroit un long tems. Cependant le jour s'avance, il ne doit pas s'employer en de semblables débats. Allez, courez vous rendre dans le Palais d'Autriche. Songez à solemniser une si grande fête, & réservez vos disputes pour votre retour.

APOLLON.

Partons, Muses, partons.

LA VERTU.

Je m'y oppose.

LA VERITÉ.

Arrêtez.

LE MÉRITE.

La contestation se décide donc à notre désavantage!

LA VERITÉ, LA VERTU, LE MÉRITE, CHŒUR de leurs ſuivans.

Ah ! le Pinde ne doit pas célébrer la plus belle ame de l'univers.

APOLLON, CHŒUR DES MUSES.

C'eſt au Pinde qu'il appartient de chanter la plus belle ame de l'univers.

LA VERITÉ, LA VERTU, LE MÉRITE, CHŒUR de leurs ſuivans.

Les habitans du Parnaſſe ne ſont point dignes de cet bonneur.

APOLLON & LES MUSES.

Cet honneur eſt réſervé à qui a cueilli les lauriers du Parnaſſe, & goûté les eaux de la fontaine ſacrée.

LE MÉRITE.

Jupiter, refuſerez-vous de m'entendre, moi qui ai plus que tout autre à me plaindre des Muſes ? Dans le Ciel même aurai-je tant de peine à me faire écouter ?

JUPITER.

JUPITER.

Le Mérite auroit à se plaindre des neufs Sœurs !

LE MÉRITE.

Il n'est que trop vrai ; vous aurez peine à le croire. Ces nobles travaux, dont mon front porte les glorieuses marques, ces blessures sanglantes, tout ce que j'ai souffert pour arriver à la gloire, n'est plus désormais pour moi qu'un frivole ornement. Le Parnasse est devenu un vil adulateur ; il m'enléve mes droits. Mercénaire ou méchant, il répand, suivant son caprice, la vérité & le mensonge. Il éleve ou abaisse à son gré. Le tyran le plus odieux, l'horreur des mortels, qui aura opprimé sa patrie, déchiré le sein qui l'a nourri, qui se sera baigné dans le sang de ses concitoyens, trouve une plume qui approuve ses crimes, le comble de louanges, & le met au

rang des Dieux. Le plus savant, le plus sage des Grecs devient sur le Théatre la risée des Athéniens. Une Comédie ose le rendre ridicule. Si la louange & le blâme se donnent si indifféremment ; doit-on s'étonner que l'oisiveté acquiere tant de sujets ?

Quelle douleur ne doit-on pas ressentir, quand on se voit enlever le prix de ses travaux ! Qui cherchera à arriver à la gloire par les peines qu'entraîne la vertu, si le crime, si l'oisiveté y conduit si facilement !

APOLLON.

Est-il rien de si sacré sur la terre, que la perversité ne puisse corrompre ? Parce qu'on trouvera dans les Temples même des exemples du crime, faudra-t'il les détruire ? Les Muses donnent des louanges au mérite, & engagent à s'en rendre dignes. Par combien de travaux la jeunesse

neſſe d'Achaïe n'a-t'elle pas cherché à mériter d'être célébrée par la lyre Thébaine! De quelle ardeur la trompette qui chanta Achille n'a-t'elle pas enflammé le vainqueur du Gange! Voilà les devoirs qu'ont à remplir ceux qui prétendent à être admis au Parnaſſe: ce ſont des leçons de vertu & de courage qu'ils doivent donner. Ceux qui s'écartent de ce chemin ſont déſavoués d'Apollon & des Muſes. C'eſt à l'artiſte, & non à l'art, qu'on doit imputer la faute. Cet art eſt ſi utile, qu'il peut naître un bien du mauvais uſage même qu'on en fait. La vertu blâmée injuſtement n'en prend que plus de force. La louange fauſſe fait deſirer d'en mériter une véritable.

Un guerrier timide qui s'entend nommer brave par un capitaine prudent, le devient en effet, & bannit la crainte qu'il avoit du trépas.

LA VERTU.

Jupiter, gardez-vous d'écouter Apollon. Craignez ses discours séduisans. Que les Muses soient bannies de la terre, ainsi que le Maître des Sages les avoit excluës de la république dont il avoit tracé le plan. Elles sont trop à craindre. Ces dangereuses syrenes inspirent à leur gré la haine ou l'amour. Leur art est trop puissant. Il plaît, en trompant; il charme, en offensant.

C'est un enchantement qui force à pleurer, ou qui excite à rire; qui allume le courroux, ou fait naître l'effroi. Si la puissance des Muses est si étenduë, que restera-t'il à Jupiter?

APOLLON.

L'art qu'on veut détruire est nécessaire, même à ses persécuteurs.

LA VERTU.

En quoi? Pour m'insulter?

APOLLON.

APOLLON.

Pour vous soustraire aux outrages de la fortune.

LA VERITÉ.

Pour me rendre odieuse ?

APOLLON.

Pour adoucir la haine que vous excitez quelquefois.

LE MÉRITE.

Pour m'opprimer ?

APOLLON.

Pour opprimer l'envie qui vous suit toujours.

LA VERITÉ.

Mais cet art que vous cherchez tant à exalter, tous les hommes le croyent insensé, dangereux, mensonger.

APOLLON.

Sans la lyre d'Amphion & d'Orphée, les hommes traîneroient encore une vie dure & périlleuse ; ils ne connoîtroient ni les Dieux ni les loix.

loix. Sans villes, sans murailles, ils erreroient dans les bois, disputans aux bêtes leur vile nourriture & leurs tannieres.

LA VERTU.

Votre art offense les Dieux.

APOLLON.

Chaque jour les Dieux entendent retentir leurs temples des hymnes que mes éleves composent à leur louange.

LE MÉRITE.

Les héros s'en plaignent.

APOLLON.

Si les Muses gardent le silence, qui transmettra à la postérité les noms illustres? Qui dira la constance de Charle, que l'une & l'autre fortune ont toujours vû le même, les palmes nouvelles dont il orne le trône des Césars? Qui chantera la main qui les rassemble à ses pieds? Qui, sans moi, ôsera célébrer

brer ce jour consacré à Elise ? Qui, sans l'aveu du Parnasse, tentera cette entreprise ?

APOLLON & LES MUSES.

Cet honneur est réservé à qui a cueilli les lauriers du Parnasse, & goûté des eaux de la fontaine sacré.

LA VERTU, LA VERITÉ, LE MÉRITE.

Non, cet honneur n'est pas fait pour les habitans du Parnasse.

JUPITER.

Divinités ; c'est assez Il est tems que je prononce. Je ne veux ni imposer silence au Parnasse, ni le détruire. Proscrire le langage des Muses, ce seroit proscrire celui des Dieux. Les Muses sont mes filles ; & le plus beau don que les immortels ayent fait aux hommes, est l'art divin qui les approche de nous. Ce don montre combien de lumiére céleste

leſte réfléchit ſur eux. Je veux que ceux qu'Apollon daigne inſpirer, continuent de cultiver les lauriers de l'Hélicon ; mais, à l'avenir, que les Muſes ayent plus de retenue ; qu'elles ſe livrent avec moins de facilité à des badinages frivoles. Chacun met ſur le Parnaſſe un pied téméraire. Chacun trempe ſes lévres dans l'ondé que fit naître Pegaſe, & en abuſe enſuite. Tant d'honneur doit être réſervé à qui en eſt digne. La même roſée fait naître en un terrein différent le dictame & la ciguë. La même épée ne fait pas la même bleſſure dans la main d'Achille & dans celle de Therſite. C'eſt en ſuivant de telles loix que le Parnaſſe doit célébrer ce grand jour. Venez, Muſes ; je veux moi-même vous conduire au ſéjour auguſte où mon aigle ſe plaît à habiter.

Que les Suivans d'Apollon chantent

tent les vertus d'Eliſe. Ces chants ne peuvent déplaire aux Dieux. Vertu ſévere, ſimple vérité, jamais louange ne fût plus vraye & plus méritée.

LA VERTU.

Ah! ſongez à ménager la modeſtie d'Eliſe: elle apprit à mériter la louange, & à ne pas l'entendre.

Un ſi vain deſir ne touche point une vertu ſincere, qui trouve tout en ſoi-même, & ne cherche rien ailleurs. Elle fuit les applaudiſſemens, & ne craint point le blâme. Elle-même eſt ſa récompenſe.

JUPITER.

Vertu, puiſque vous l'avez inſtruite à mériter les louanges, apprenez-lui auſſi à les ſouffrir; ce ſera rendre votre ouvrage parfait. Dites-lui que les louanges qu'on lui donne ſont des leçons pour les autres, & qu'elle doit immoler ſa modeſtie

deſtie à l'utilité des humains.

CHŒUR.

Que du moins en ce jour Eliſe conſente à s'entendre louer. C'eſt la Vérité qui inſpire nos chants. Ce n'eſt pas en vain que les Dieux ont raſſemblé ſur elle tous leurs dons; elle naquit pour donner au monde l'exemple des vertus.

FIN.

L'AMOUR

L'AMOUR PRISONNIER.

PERSONNAGES.

DIANE.
L'AMOUR.
NYMPHES.

L'AMOUR

L'AMOUR PRISONNIER.

DIANE.

TU fais des efforts inutiles pour briſer tes liens. Cette fois tu ne peux m'échapper.

L'AMOUR.

Hélas!

DIANE.

Nymphes, accourez: voyez, mes fidéles compagnes, quelle illuſtre proye eſt tombée dans mes filets. L'Amour eſt pris.

L'AMOUR.

Grace.

DIANE.

J'ai trouvé l'imprudent plongé

dans le sommeil. Je l'ai chargé de ces liens, & l'ai éveillé.

L'AMOUR.

Ne trouverai-je point de pitié?

DIANE.

Autant que tu en as des autres. Beautés abandonnées, Nymphes trahies, amans désespérés, le tyran est enchaîné. Venez le punir de tous ses forfaits. Le barbare a longtems ri de vos peines. C'est maintenant votre tour.

L'AMOUR.

Aimables Chasseresses, soyez sensibles à l'état où je suis. Je vous jure de vous en récompenser. Qui me rendra la liberté, n'éprouvera jamais de jalousie.

DIANE.

Gardez-vous de le croire. Jamais il ne fut fidéle à ses sermens.

Nymphes, si vous voulez vivre heureuses, ne vous fiez pas à l'Amour;

mour : il promet tout, & ne tient rien. Quand un cœur eſt dans ſes chaînes, il n'en a point de pitié.

L'AMOUR.

Si la Déeſſe des bois n'eſt point touchée de mes pleurs, Nymphes, ne ſoyez pas auſſi barbares qu'elle. Le badinage d'un ſimple enfant mérite-t'il d'être puni avec tant de rigueur? Hélas! voyez combien ces liens me bleſſent; du moins déſerrez-les un peu. Refuſerez-vous de me ſoulager, moi votre bienfaiteur? Les hommages, les vœux des cœurs qui vous ſont ſoumis ſont autant de dons de l'Amour. Si vous ſouffrez que je ſois opprimé & captif, belles Nymphes, votre empire eſt fini.

Si l'univers devient rebelle à l'amour, la beauté eſt un inutile avantage. Qui alors vous dira qu'il vous aime, qu'il vous adore? Vous ne

vous

vous entendrez plus donner ces noms si flateurs que vous prodiguent les amans.

DIANE.

Insensé ! peux-tu t'attendre que tes ennemies te mettent en liberté ?

L'AMOUR.

Que sait-on ? Elles ne sont peut-être pas tant mes ennemies.

DIANE.

Nymphes, vous l'entendez. Ah ! vengez-vous d'un tel outrage. Coupez ces aîles. Brisez ces traits. Conduisez le cruel en triomphe. Qui vous arrête ? Allez : je laisse un libre cours à votre colére.

L'AMOUR.

Du moins mes ennemies ne se pressent pas de vous obéir.

DIANE.

Quoi ! mes ordres ne sont pas suivis ! Que veulent dire ces regards timides ? D'où vient cette ttistesse peinte

peinte ſur vos viſages ?

L'AMOUR.

Mes prétenduës ennemies ſont toutes amantes.

DIANE.

Seroit-il vrai ! Parlez. Votre ſilence eſt un nouveau crime.

L'AMOUR.

Rougir & ſe taire, n'eſt-ce pas aſſez s'expliquer ?

DIANE.

Toutes ſont amantes ! Quoi ! Silvie qui condamne en Cloris juſqu'au ſoin innocent de ſe parer.... ?

L'AMOUR.

C'eſt par jalouſie. Elle eſt ſa rivale.

DIANE.

Et la modeſte Irene, qui fuit les regards de tous les hommes ?

L'AMOUR.

Philene l'exige d'elle.

DIANE.

DIANE.

Qu'entens je ? Pas une de vous ne m'eſt fidelle !

L'AMOUR.

Pas une ſeule.

DIANE.

Ah ! les parjures ! Je ſaurai les punir.

L'AMOUR.

Nymphes, ne craignez rien. Si l'amour étoit un crime, qui dans le monde ne ſeroit pas coupable ? Les Dieux, les hommes, les êtres inanimés, tout aime dans la nature. Cette Déeſſe même, cette fiére Déeſſe, qui montre tant de ſévérité, qui veut la perte de l'amour, brûle ainſi que les autres.

DIANE.

Téméraire, que dis-tu ?

L'AMOUR.

La vérité.

DIANE.

DIANE.

Tai-toi.

L'AMOUR.

Non, je ſuis trop en colére.

DIANE.

Tais-toi ; je vais te délier.

L'AMOUR.

Je veux parler.

DIANE.

Hélas !

L'AMOUR.

Ton myſtérieux amour ne demeurera plus renfermé dans les ſombres rocbers de Latmos. Il faut que tout le monde apprenne que tu aimes Endimion, que tu n'es pas ſi cruelle que tu veux le faire croire. Je veux en inſtruire tout le Ciel.

DIANE.

Arrête. Je te céde. Tu as vaincu. J'ai mérité ton courroux, je le confeſſe. Vois mon repentir. Je te demande la paix.

Amour, réconcilions-nous. Je ne suis plus ton ennemie. Je reconnois ton empire.

L'AMOUR.

Vois, s'il est un Dieu plus aimable que moi. Une réponse tendre suffit pour m'appaiser. Je ne puis être cruel pour ceux que j'ai soumis. Tu me demandes la paix ; je t'offre mon amitié. Je te donne la première place entre celles qui me suivent.

DIANE.

Je n'ose paroître parmi elles. Accoutumée aux forêts, j'ignore tes loix, ton langage. On se moqueroit de l'excès de ma simplicité.

L'AMOUR.

Je serai ton maître. Tu peux t'en reposer sur mes soins. Si tu ne dédaignes pas d'être au nombre de mes suivantes, je t'apprendrai comment on gagne & comment on retient un cœur : tu sauras comment il faut

nourrir l'eſpérance de l'amant timide, & entretenir la crainte de l'audacieux.

DIANE.

Commence donc à m'inſtruire. Vois déja avec quelle attention mes compagnes s'apprêtent à écouter tes leçons.

L'AMOUR.

Maintenant, un ſoin plus important m'appelle ailleurs.

DIANE.

Tu ne partiras pas, qu'auparavant... (*Les Nymphes l'entourent.*)

L'AMOUR.

Téméraires ! vous voudriez me retenir malgré moi ! Prétendez-vous que je veuille toujours reſter dans ces bois, que je n'aye à penſer qu'à vous ?

DIANE.

Tu as raiſon. Arrête, pars, reviens

viens quand tu voudras ; mais ne te fâche point.

L'AMOUR.

C'eſt ainſi que je te veux. Ta docilité me plaît.

DIANE.

Je ſuivrai tous tes deſirs ; mais ſoyons bien enſemble. Nymphes, ſi vous voulez appaiſer l'Amour, apprenez comment on y réuſſit.

L'AMOUR.

En voulant vous défendre, vous me rendez cruel.

DIANE & L'AMOUR.

La réſiſtance irrite l'Amour. Il n'eſt jamais barbare quand on lui céde.

FIN.

5_0056534766
6_0056534977
7_0056534788

Digitized by Google

CIARDI